

N° 490 - Jeudi 17 Mars 1938 - 1 fr. 75

# DETECTIVE

48  
heures  
de  
tortures

Comment  
SIGOYER  
me séquestra  
par

Nicolas PETROFF



M. Nicolas Pétrouff, dans les bureaux de Détective, explique à notre collaborateur comment Richard lui enchaîna les jambes.

# Comment SIGOYER

me séquestra

par

Nicolas PÉTROFF

Boée. 37 Rombouillet  
 Je pars pour Bordeaux. Ferme la  
 Poste Restante. Considère la vente, et si la Police se  
 ferme le magasin et si la Police se  
 mainte après moi, tu n'as qu'à dire  
 que je suis parti à l'étranger.  
 Surtout ne donne mon adresse à  
 personne  
 Nicolas



En haut : la première lettre adressée à sa cousine que M. Pétrouff fut obligé d'écrire sous la menace du revolver ; ci-dessous : M. Pétrouff nous mime le geste de Richard lorsqu'il le menaçait.

**L**e 6 décembre, je faisais paraître, dans un journal du soir, une annonce pour vendre ma voiture. Le 7, à 10 heures, j'ouvrais mon petit magasin, 66, rue de la Rochefoucauld, quand on m'annonça un visiteur.

« Je serais éventuellement acquéreur de votre voiture ! Puis-je la voir ? »

« Elle était devant la porte de l'immeuble. L'homme la regarda longuement, en demanda le prix et conclut :

— C'est correct. Nous ferons, si le voulez, un essai demain. Venez, 17, avenue d'Orléans, à 10 heures.

« J'arrivai à 10 heures 02. L'acheteur fixa sa montre. En retard, monsieur, me dit-il. L'heure c'est l'heure... »

« Un maniaque de l'exactitude, probablement, me dis-je. Il m'apprit alors que la voiture était destinée à son père, qui habitait le château de Chevreuse.

## Dans la gueule du loup

Nous arrivâmes au hameau. Il était à peine onze heures. Il me fit arrêter devant un portail, descendit pour l'ouvrir, me pria d'entrer — moi toujours au volant — et referma soigneusement les deux battants de fer.

« Mon père est encore dans sa chambre. Montons le voir, voulez-vous ? »

« J'acceptai. Deux lits, placés de guinguois, m'intriguèrent. Et le vieillard, soi-disant malade, n'en occupait aucun !... Au même instant, la porte du fond s'ouvrit. Un homme grisonnant, mais jeune encore, pénétra, les mains derrière le dos. Je regardai celui qui m'avait amené : il maniait négligemment un revolver qu'il venait de sortir de sa poche. Le soi-disant père, montrant maintenant ses mains, jouait avec une petite masse de tailleur de pierre. Je n'eus pas le temps de pousser un cri.

« Nous allons traiter cette affaire à l'amiable, n'est-ce pas ? Nous ne vous ferons pas de mal. Mais deux précautions valent mieux qu'une. Vous pourriez vous échapper et aller raconter votre aventure à la police. Il vaut mieux pas. Vous allez donc rester sagement parmi nous.

« J'étais atterré ! La peur, l'effroyable peur s'empara de moi. Je claquai des dents. Et j'offris à Sigoyer de lui faire une reconnaissance de dette, de lui donner la voiture, mais l'adjurai de me laisser partir. Il souriait, cynique et supérieur.

— Allons, allons ! Soyez sans crainte. Nous avons besoin de votre voiture. Nous sommes des cagou-lards. On vous dédommagera ensuite.

Le « père », qui s'était absenté (c'était Lucien Richard), revint avec des chaînes et des cadenas. Sur son injonction, je tendis mes poignets en tremblant.

maussade. Un fol espoir me vint : peut-être allais-je pouvoir crier et annoncer ma présence ? Oh ! joie ! j'apercevais quatre officiers qui, devant le jardin, sur cette espèce de chemin de ronde qui contourne le château et domine la vallée, admiraient le paysage ou étaient là en service commandé.

Richard lut-il dans mes yeux mon espoir insensé ! Toujours est-il qu'il gronda : « Si tu pousses un cri, c'est pas la masse qui fera connaissance avec ta gueule, c'est mon feu qui te logera deux balles dans le bide. » En colère, l'argot revenait à ses lèvres. Son langage traduisait son état d'esprit.

« Ils se retourneront bien, pensai-je. Ils me verront dans ma bizarre tenue !... » Rien ! L'espoir passait avec les minutes, et finalement s'enfuit. Je les vis, en effet, s'éloigner sans jeter un regard vers la villa, emportant ma dernière chance de salut...

## Film d'épouvante

Richard ferma la fenêtre quelques instants plus tard. Il assujettit volets extérieurs et intérieurs. Il me semblait voir se clore sur moi les portes de l'enfer.

— Allez, maintenant, mets-toi au lit, je vais t'« amarrer » par les pieds.

Il entortilla les chaînes autour des tringles, me laissant peu d'aisance pour remuer les jambes. Je le lui fis remarquer. « Ferme ça, je connais mon affaire et je veux pas que tu f... le camp. Alain gueulerait. » Il me regardait de ses yeux troubles, glauques, inquiétants où passaient des lueurs de cruauté. Je l'ai dit : lorsqu'il devenait grossier, vulgaire, j'avais l'impression que la folie lui montait au cerveau. Puis, il s'adoucissait, se révélait tendre, trop tendre même et à ma peur se mêlait le dégoût et l'angoisse du pire. J'entendais les pas de la servante maîtresse résonner dans le studio, sous ma chambre prison. Cela me raccrochait au monde, car seul dans cette maison avec ce fou intégral, je vivais une pièce du Grand-Guignol, un film d'épouvante.

Vers 17 heures, Sigoyer revint. « J'ai les passeports, dit-il, et les papiers. » Ce disant, il montrait à l'autre les pièces officielles. C'est là où je pus lire le nom de Richnowsky. « Il a été sage, dit-il en me montrant. Richard dit : Très sage, mais il ne veut pas manger. » Sigoyer vint vérifier mon « arrimage » et se déclara satisfait.

— Ainsi vous n'aurez pas de tentation. L'enfer est pavé de bonnes intentions, vous aussi, sans doute. J'ai besoin de vous défendre contre vous-même.

Je l'assurai que non et renouvelai, suppliant, ma demande de liberté. « Plus tard, plus tard. En attendant, vous allez écrire chez vous et dire que vous ne rentrerez pas. » Sous sa dictée, je fis une première lettre que j'envoyais à ma cousine. Je lui disais en substance : « Ne t'inquiète pas. Je serai absent vingt-quatre heures. Quand je l'eus terminée, il la

Ci-dessous : la deuxième lettre faite sous la menace de Sigoyer, et écrite par M. Pétrouff à sa secrétaire ; M. Pétrouff nous montre comment, grâce à la finesse de sa main, il put la dégager des chaînes.

Paris le 6 Dec. 1937  
 Mademoiselle,  
 Voulez vous être avec moi d'aller  
 chez les ouvrières avant 7 heures  
 et prendre les commandes pour la clientèle  
 quelle doit partir ce soir.  
 Le client de ce matin n'as pas  
 voulu de la voiture. Je n'as pas  
 fait plus intéressant à M. Rich.  
 Elles pour le mieux. remettre les  
 Je ne rentrerai à Paris que dans  
 24 heures  
 N. Pétrouff



is-je  
oie !  
rdin,  
urne  
sage  
sé !  
un  
avec  
alles  
ses  
ver-  
pas-  
les  
s la



Lors de la confrontation qui eut lieu dans le bureau du juge, à Rambouillet, Sigoyer, Richard et M. Pétrouff, remis de ses émotions et de sa chute, a repris la direction de son important commerce d'imperméables.

prit et dit : « J'irai la mettre à Paris... » Il était de retour une heure et demie après. Pendant ce temps, Richard, assis au bord du lit, me racontait des histoires, bien faites pour augmenter mes angoisses.

— Tu sais la Margot, c'est ma sœur, mais c'est aussi une v... Elle a tué son bonhomme tout comme moi j'ai tué ma femme.

Entouré de tueurs mâle et femelle, je frissonnais à l'évocation de ces drames dont j'avais les auteurs si près de moi, leur prisonnier. « Oh ! chienne de vie, murmura-t-il. — Pourquoi n'en changes-tu pas, osai-je dire. — Pourquoi ! parce que la Société est pourrie jusqu'à la moëlle et qu'il faut que ça finisse. » Il devenait anarchiste, j'abondais alors dans dans son sens pour ne pas le voir se mettre en colère. Et toujours, par moment, ce regard qui me fouillait, avidement, semblant lire en moi comme en un livre grand ouvert...

Le vent s'était levé, hurlant dans les arbres qui coiffent presque la maison. Parfois, un sifflement lugubre, s'insinuant dans la cheminée, me faisant sursauter. Un claquement de volet, une porte qui grinçait, un parquet qui craquait me donnaient dans le dos le frisson de la mort. Je claquais des dents. Richard s'en aperçut :

— Tu as froid, N. de D., tu as froid. Margot, fais marcher le feu pour réchauffer le petit. Allez, allez, bourre la chaudière, même si ça doit faire péter les tuyaux.

Il avait de ces sollicitudes beaucoup plus inquiétantes que des brutalités. Blotti dans mon lit, vivant l'affreux cauchemar, retenant ma respiration, les sens aiguisés comme un chasseur à l'affût, j'essayai de tout percevoir, de tout prévoir, de tout prévenir. L'arrivée de Sigoyer, si bizarre que cela puisse paraître, apporta un soulagement à mes angoisses. Il appella Richard dans sa chambre, séparée de la mienne par la salle de bain. Ils restèrent longtemps ensemble, puis revinrent.

— Fais un peu de T. S. F., dit Sigoyer à son commensal. Je reviendrai quand j'aurai fini.

Et je suis persuadé qu'il dut supprimer Richnowsky, emprisonné dans la cave profonde, pendant cet intervalle, car le poste, ouvert à fond, couvrait tous les bruits. D'ailleurs, tant que dura la nouvelle absence de Sigoyer, Richard ne me dit mot.

Je refusai de manger le repas du soir. Sigoyer me força à avaler deux cachets somnifères. J'avais peur qu'il voulût m'empoisonner. Il prit lui-même, au hasard dans la boîte, pour me donner confiance, une petite rondelle blanche, génératrice de sommeil

et l'avalait. L'électricité était restée ouverte. Sigoyer se retira dans sa chambre, Richard s'assit dans un fauteuil et me dit : « Dors ». Je fis semblant de lui obéir, mais je n'avais aucune envie de perdre conscience. Je me pinçais quand le sommeil, tyran implacable, voulait me visiter. La plainte du vent, qui continuait, donnait à cette scène : un homme enchaîné pieds et poings gardé par un cerbère fou, un aspect hallucinant. Toute la nuit, il fuma et but, sans me perdre de vue. Et lorsqu'au travers des volets clos, par les interstices, après des heures sans fin, le jour parut, à peine estompé, Lucien Richard, sans paraître fatigué par cette longue veille, faisait encore bonne garde autour de mon lit.

### Deuxième journée

Sigoyer parut vers huit heures et me demanda si j'avais bien dormi. Ces manières de faux grand-seigneur ne me plaisaient guère, mais lui qui n'est pas fou, j'en suis sûr, apportait, si j'ose dire, une atmosphère de sécurité, toute relative, bien sûr. Sur un prétexte quelconque, Richard sortit. Sigoyer prit sa place. Son premier acte fut de me faire écrire une lettre à ma vendeuse : « Fermez le magasin, liquidez tout, je pars pour l'étranger et ne dites rien à la police. » Ensuite, il me demanda des détails sur mon activité commerciale et me décrivit minutieusement une escroquerie qu'il allait commettre au détriment d'une maison de caoutchouc de la rue de Bretagne dont il avait trouvé le nom dans mes papiers. « Un notaire véreux, capable de tout, et qui habite Nice, fera le nécessaire. Il n'a rien à me refuser. »

Richard revint vers les 11 heures. Il avait bu. Sigoyer le lui reprocha. Les deux hommes s'injurèrent, puis l'apaisement suivit. Le fou s'approcha de mon lit : « Tu sais, on en a descendu un pour 2.000 balles, il n'a pas voulu m'écouter, tant pis pour lui. Mais toi tu es gentil (c'était, décidément, une idée fixe), j't'ferai rien. » Les heures, interminables, passèrent avec une lenteur désespérante. Le fou, prolix, parlait beaucoup : « On a un chef, un grand chef : Sigoyer n'est que sous-chef; moi, j'exécute quand il me transmet les ordres. Tiens, je vais te distraire. A cette heure, la radio est moche. Je vais te faire du phono. » Les disques déferlèrent. Au « Chaland qui passe » Richard se mit à pleurer. « Je pense à ma femme que j'ai tuée et à cette garce de vie qui continue. Ah ! tu ne peux pas savoir. » Il m'aurait fait pitié si je n'avais vu, sortant de sa poche, la crosse du revolver. Sigoyer revint vers 19 heures. La course avait dû être longue. Il parla longuement à Richard. Puis, ce dernier sortit. Il ne revint que très tard dans la nuit. Ce fut au tour de Sigoyer de veiller sur ma personne. Il lut jusqu'à 3 heures du matin. J'ajmais autant ça. Puis, il éteignit la lumière. Ma peur redoubla. Dans l'obscurité, tout était à craindre. J'épiaï le moindre bruit. J'entendais la respiration régulière de mon gardien : j'en déduisis qu'il dormait. Cela me rassura quelque

peu. Mais moi je ne devais pas sombrer dans le sommeil apaisant. Et c'était une deuxième nuit blanche. J'y parvins pourtant.

Le jour n'était pas levé quand Sigoyer sauta du lit. Je me recroquevillai au fond du mien quand il s'en approcha.

— N'ayez crainte ! Nous partons avec Richard et reviendrons tôt. Votre voiture va nous être utile. Levez-vous et allez vous coucher dans ma chambre. Marguerite vous gardera.

Etait-ce une lueur de salut qui, miraculeusement, apparaissait à l'aube de ce 10 décembre ? Je n'osais y croire. Ils partirent après avoir méticuleusement vérifié mon ligotage...

La Margot vint près de moi, s'assit sans mot dire et sa surveillance commença. Sur la table de nuit, hors de portée de ma main, elle posa revolver et masse. Je la jaugeai : cette minable créature ne tenait pas debout, j'en aurais rapidement raison si la chance se mettait un peu de mon côté.

Je lui demandai du café. « Quand ces messieurs seront de retour », dit-elle. Son regard bigle fixait un point de la chambre; elle avait l'air absent : premier échec. « Voulez-vous me donner une serviette, alors, pour me passer un peu d'eau sur la figure ? » Elle en prit une, mouilla un coin et me la lança. Elle ne s'approchait pas trop près. Elle se méfiait. J'avais pu dégager ma main droite de la chaîne. Depuis longtemps, avec patience, je m'étais livré, sous les couvertures, à ce petit travail. Les chaînes des pieds étaient fixées avec un fil de fer très dur à détordre. La serviette me servit à cela.

— Voulez-vous me rouler une cigarette et me l'allumer, Margot ? vous seriez gentille. Elle obéit à la manière d'une somnambule et se dirigea vers la cheminée pour prendre du feu. Elle me tournait le dos. Je repoussai brusquement les couvertures et lui sautai dessus, martelant sa nuque, puis son visage, tuméfiant sa grotesque face.

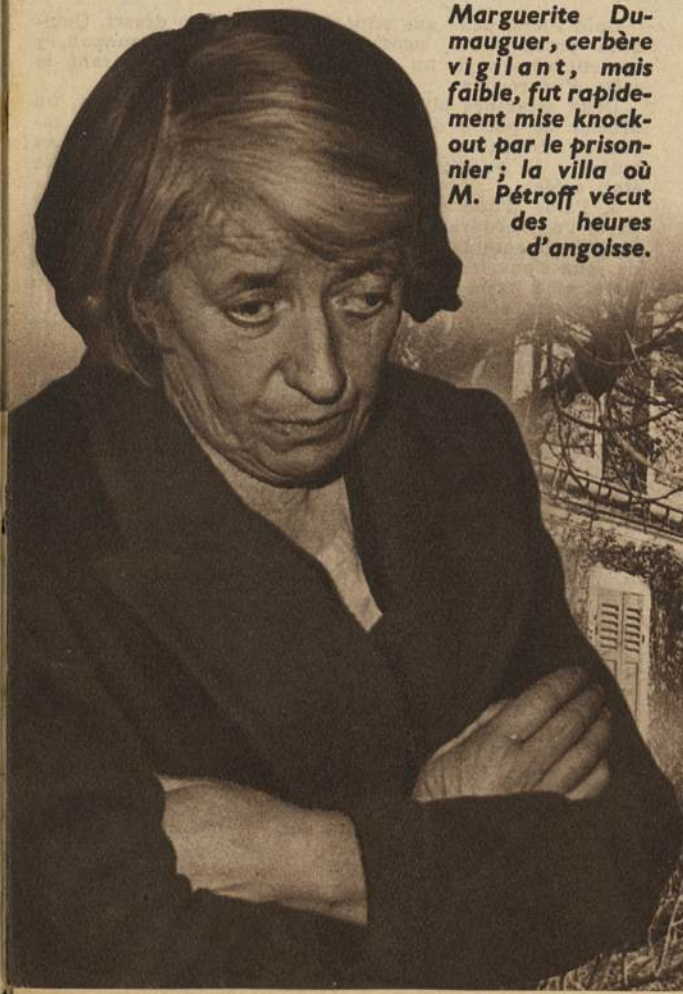
— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, hurlait-elle. — Ta gueule, répondis-je — l'influence de Richard sur mon langage se faisait sentir... Je l'entourai dans les couvertures, fit basculer sur le ballot le gros fauteuil et me précipitai à la fenêtre de la salle de bain. J'étais en caleçon, nu pieds. Il gelait, qu'importait ! Je sautai si hâtivement et si maladroitement que je me foulai la cheville. Mais je ne sentais rien. Je franchis la porte et courus comme un dératé dans le village, le plus loin possible, pour mettre entre ma geôle et moi la plus grande distance.

Vous savez la suite : vos lecteurs en ont lu les détails dans ces colonnes : l'appel aux gendarmes, l'arrestation, la confrontation à la villa. Ce qu'ils ignorent (ce sera le mot de la fin), c'est Sigoyer me disant : « Mes félicitations, mon cher. Je n'eusse pas agi autrement dans votre cas... » Comme culot !..

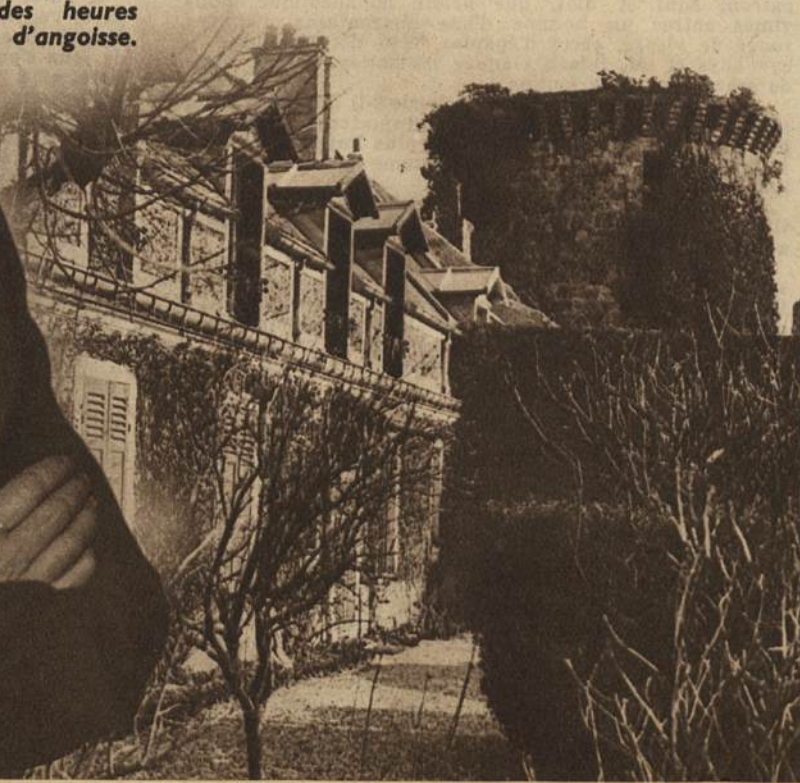
Confidences recueillies par  
Hubert BOUCHET.

La mise en page de ce numéro  
est de J.-G. SÉRUZIER.

Ci-dessous : M. Pétrouff au volant de son automobile, qui tenta la cupidité de Sigoyer.



Marguerite Dumauguer, cerbère vigilant, mais faible, fut rapidement mise knock-out par le prisonnier; la villa où M. Pétrouff vécut des heures d'angoisse.



## II. — LA RUÉE VERS L'OR (1)

**U**n soir que nous nous trouvions réunis, quelques Français, chez Sans-Dix, à Chicago, quelqu'un annonça :

— C'est le « boum », là-bas à Gold Field dans le Nevada. Qui veut tenter l'aventure ?

— Moi, dis-je aussitôt.

Le lendemain — nous avons passé toute la nuit à faire nos valises — nous nous embarquions, Nini et moi, pour le pays de l'or. Le *tourist-car* nous mène jusqu'à Las Vegas. C'était de cette gare que partait l'étroite ligne pour Gold Field.

Il y avait une foule énorme qui attendait le train. Pionniers partis à la recherche de la fortune. Des familles entières, chargées de ballots, de caisses et de valises, se groupaient autour des hommes, bottés de cuir fauve, ceinturés de cartouchières et coiffés de larges sombreros. Des enfants en bas-âge pleuraient. Des chèvres, pattes liées, gisaient sur leurs flancs pelés et bêlaient tristement.

Le train à la locomotive asthmatique roula le long du quai. Il n'y avait que trois wagons. Les émigrants s'y entassèrent, tant bien que mal. Et, cahotant, ahanant, le convoi reprit sa route et s'enfonça dans les canons déserts de l'Arizona.

(1) Voir DÉTECTIVE, n° 489.

S O U V E N I R S



# D'UN MAUVAIS GAR

Le paysage était tragique. La voie serpentait au fond d'une tranchée dont les parois s'élançaient verticalement vers le ciel. Il n'y avait pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Des pierres. Partout des pierres. Quelquefois, on apercevait sur le sol des squelettes d'hommes ou des carcasses de chevaux. Des êtres, des animaux, avaient succombé là, de fatigue et de soif. Mais nul n'avait consenti à s'arrêter, ne fût-ce qu'une heure, pour donner au pionnier mort une sépulture convenable. L'attrait de l'or était plus fort que tout. Il fallait marcher, marcher vite, marcher sans cesse, afin de ne pas arriver trop tard.

Nous avons décidé de nous arrêter à Rywlet. Un de nos compatriotes, Léon-le-Havrais, y possédait un bar et logeait les Français. A Chicago, on nous avait dépeint une ville en activité. Nous y trouvâmes une cité morte. Il n'y avait personne dans les rues. Les portes des maisons — frêles constructions de planches — bâillaient sur des chambres vides.

Quand il nous vit pénétrer dans son établissement, chargés de nos valises, Léon-le-Havrais leva les bras au ciel :

— Que venez-vous chercher par ici, mes pauvres enfants ? Il n'y a plus rien. Le coiffeur et le pharmacien ont quitté la ville, il y a une heure à peine. Moi-même, je vais en faire autant. Dans ce damné pays, il n'y a que des villages d'Indiens, et les ranchs sont distants les uns des autres de plus de cent kilomètres.



Rywlet avait eu, pourtant, son heure de prospérité. Léon-le-Havrais avait été l'un des premiers à s'établir dans le pays. Il y avait fait d'excellentes affaires. Pour une somme dérisoire, il avait acheté toute une rue. Il y avait installé des « cribles » pour les prostituées.

Sa clientèle, composée de Français, s'augmentait, le jour de paie, des ouvriers mineurs — pour la plupart italiens — qui venaient chez lui manger, en une nuit, le gain de toute une semaine.

Le tenancier du bar s'enrichissait aussi à faire le trafic de l'alcool avec les Indiens. Dans l'Etat de Nevada, il est formellement interdit de vendre du whisky ou du gin

aux Indiens. Le trafiquant risque deux ans de prison. Mais Léon-le-Havrais n'avait peur de rien. Il s'était mis en combine avec le chef d'une tribu. Sous une pierre, connue d'eux seuls, l'homme de la plaine déposait un certain nombre de flacons vides et une somme. Le lendemain, il revenait. L'argent avait disparu, mais les flacons étaient pleins.

C'est chez Léon-le-Havrais que je rencontrai pour la première fois Scotty. Comme, un soir, nous faisons, le patron, Nini et moi, une belote mélancolique, nous vîmes entrer un homme d'une quarantaine d'années, rouge de visage, carré d'épaules, vêtu d'un costume de cow-boys et qui faisait claquer ses bottes de cuir rouge de grands coups de badine.

— Je me présente : Scotty, hurle-t-il d'une voix de stentor. Scotty, le mystérieux prospecteur... Agent de publicité pour le compte d'une des plus importantes compagnies de chemins de fer... L'homme qui aide la fortune.

Nous fîmes plus ample connaissance. Jovial, familier, il plaisantait avec chacun. Gros mangeur, franc buveur, au demeurant le meilleur garçon du monde.

Il aimait à se vanter. Pour lui, on organisait des trains spéciaux. A New-York, où il séjournait une fois par an, il louait un hôtel entier qu'il transformait en building commercial. Des agents embauchaient cent employés et deux cents dactylos qui, sous ses ordres, inondaient la terre entière de ses articles et proclamations, en faveur de placers plus ou moins fictifs.

Il organisait, à travers les rues de la cité, des cortèges publicitaires, qui tenaient surtout de la parade foraine.

Et on ne cessait de le voir caracolier sur son azean noir, vêtu éternellement de son pittoresque costume de cow-boys, le lasso pendu à la selle de sa monture.

Au moment où je le rencontrais, il se rendait, accompagné de son escorte habituelle d'Indiens, dans la *Vallée de la Mort*, ainsi nommée à cause des vapeurs d'acide sulfurique qui stagnaient au ras du sol et qui tuaient tous les animaux bas sur pattes et les hommes assez imprudents pour se coucher contre terre.

Rywlet nous parut bientôt insupportable. On y mourait d'ennui et de misère. Il fallait, à tout prix, gagner Gold Field.

Gold Field, deux ans auparavant, était un désert. Quelques prospecteurs, venus de Reno et de Tonopah, y avaient découvert, un jour, un filon d'or, affleurant la crête d'un rocher.

Deux semaines plus tard, un banquier, un pasteur, un officier de police débarquaient. Le lendemain, trois cabanes s'élevaient sur le terrain nu, parmi quelques tentes : la bourse, l'église, le poste de police. La ville était créée.

A l'aide d'une charrue, on traça les rues. De toutes parts l'on accourait. C'était le « boum ». En trois mois, Gold Field comptait vingt-cinq mille habitants. Des salons de jeux s'ouvrirent. On y jouait nuit et jour : à la roulette, à la passe anglaise, au vingt et un, au loto et au poll-room. Mais le *faro* était le jeu préféré. On jetait, chaque soir, sur les tapis verts des tas d'or. Parfois, les revolvers partaient et des corps jonchaient le sol.

Les nuits de Gold Field étaient joyeuses et animées. Dans le haut de la *mainstreet* (rue principale), se trouvait le quartier des prostituées. Il y régnait une animation extraordinaire. Quelques bars se trouvaient disséminés parmi les « cribles ». Celui d'Ajax était le plus fréquenté. C'était un restaurant à la française, dont la coquette devanture vous invitait cordialement à entrer.

C'est là que nous nous rendîmes, Nini et moi, à notre arrivée à Gold Field. Comme nous pénétrâmes dans la salle, des cris d'enthousiasme retentirent.

— Hip ! Hip ! Hip ! hurrah pour Gustave et Nini-la-Rousse.

De stupéfaction, j'en lâchai ma valise. Debout sur la table, Ernest Chevalier m'accueillait à grands cris.

— Viens ici, mon pote, que je fasse les présentations : Paulin, Charlot-le-Zouave, Bridoux-le-Lion, Nais...

« Et le patron Ajax, l'une des figures les plus connues de Paris. Ancien lutteur, créateur des luttes de femmes, dont le Tout-Paris de 1900 a contemplé les ébats, à la Brasserie Moderne. Il n'a pas fait fortune ni à Paris, ni à Londres. Mais il gagne maintenant son argent à écorcher de pauvres maquereaux français... Fermez le ban. Et offre une tournée, Ajax, pour fêter l'arrivée de nos deux compagnons d'infortune dans ce pays fortuné ! »

Ajax eut un rire de géant. Il déboucha bruyamment quelques bouteilles de champagne.

S'il était taillé en hercule, le tenancier du restaurant français avait l'âme d'une midinette. Il pleurait en relisant *La Dame aux camélias* et sanglotait en estropiant les vers de *Marion Delorme*. Sa femme ne cessait de s'enivrer. Ajax la craignait comme le diable. Pourtant, elle ne parlait guère. Mais ses fureurs muettes n'en étaient que plus terribles, car, à cet instant, elle brisait tout ce qui lui tombait sous la main.

Elle avait la passion des fleurs et passait la plus grande partie de sa journée à courir les champs environnants pour cueillir de quoi orner les tables du bar.

Il y avait une coutume chez Ajax. Chaque matin, le *taulier* offrait son verre à ses clients. Mais, comme il avait la mémoire courte et une confiance illimitée, certains buvaient toute la journée sur son compte. Et, à onze heures du soir, Paulin buvait encore le *verre traditionnel*.

Ajax avait deux femmes dans le quartier des prostituées : une Mexicaine et une Allemande. L'une était aussi noire que l'autre était blonde. Ces deux filles s'adonnaient surtout à l'entolage. Le patron du bar avait mis dans la combine les deux policiers du district des femmes, « masters » Bob et Tom, qui touchaient de grasses commissions sur les opérations fructueuses des donzelles.

Un client de la Mexicaine venait-il de se faire voler, immédiatement, il courait au poste de police déposer sa plainte.

— Diable ! Diable ! murmurait, d'un air fâché, Mr Tom, en se grattant la tête. Vous dites que cette femme vous a dérobé votre portefeuille ?... D'abord, comment est-elle, cette femme ?

— C'est une Mexicaine, répliquait la victime. Elle a des cheveux noirs, une peau brune et était vêtue d'un peignoir rouge.

— Etes-vous capable de reconnaître la maison ?

— Certainement !

— Allons-y !

Le client guidait le policier jusqu'à la porte du « crible » où le vol s'était commis. On frappait à la porte. Mr Tom, après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, sommait :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Et la porte s'ouvrait devant une femme blonde, de peau laiteuse, vêtue d'une robe bleue qui, d'un air ingénu, demandait :

— Was ist das ?

Le volé demeurait confondu. Le détective se fâchait, parlait d'atteinte à sa dignité de magistrat, menaçait de poursuivre le mauvais plaisant qui, pour éviter tout ennui, consentait à verser la forte somme.

La comédie réussissait chaque fois. Tandis que l'entolage portait plainte, la Mexicaine et l'Allemande changeaient d'appartement.



Le samedi soir, surtout, déversait dans les rues de la grande cité le peuple des mineurs. Ils avaient touché leur paye et, dans les maisons de femmes et les tripots, on menait une vie d'enfer. Les *hands-up* n'étaient pas rares à cette époque. La porte du bar s'ouvrait violem-

**A l'époque de la ruée vers l'or, du boum de Gold Field, certains trafiquants français comme Léon-le-Havrais, s'enrichirent à faire le trafic de l'alcool avec les Indiens.**

# RÇON



ment. Quatre hommes masqués pénétraient dans la salle, revolver au poing, en criant :

— Haut les mains !

On obéissait sans hésitation, car les revolvers des bandits avaient la détente facile. Sans un mot, les clients s'alignaient le long du mur, les bras levés au-dessus de la tête, le visage contre la cloison. L'un des bandits raffait l'or étalé sur les tables de jeux. Un autre, prestement, fouillait les poches des consommateurs. Un long silence régnait. Puis, on entendait le galop de plusieurs chevaux qui s'enfuyaient. Les *hands-upmen* étaient partis.

L'hiver, précoce, était venu. La neige couvrait le pays. Il faisait une température glaciale. Ajax, entre temps, avait ouvert une fumerie d'opium qui marchait à merveille et une nouvelle *gambling-house* (maison de jeux) qui attirait une nouvelle clientèle. J'y exerçai, pendant quelque temps, le rôle de *baron*.

Un soir, un homme entra. Il était grand, vêtu de fourrure, sur laquelle la neige se cristallisait. Il s'approcha d'un des joueurs, lui frappa sur l'épaule. L'autre se retourna. Je le vis pâlir soudain. Autour de nous, les jeux avaient cessé, le silence s'était établi. On devinait qu'un drame allait se jouer. Le nouveau venu fixait son adversaire, les yeux durs, les lèvres serrées. Puis, quatre coups de feu claquèrent et le joueur s'abattit, les bras en croix, sur la table de jeux.

L'homme aux fourrures jeta son arme sur un tas d'or, se retourna vers les spectateurs et, d'une voix douce, chantante :

— Ladies and gentlemen, ne craignez rien. Je viens de tuer un *salamovitch*...

Ajax, pour dissiper l'impression de malaise, mit en marche le piano mécanique.

Il n'y avait pas de tribunal attiré à Gold-Field. On y appliquait la *loi de vigilance*. Sitôt le meurtre commis, la cloche sonna à toute volée. Le conseil municipal se réunissait et désignait un comité de vigilance, composé de douze citoyens, chargés de juger le coupable.

D'habitude, le meurtrier était puni de mort. On le hissait à un poteau télégraphique. Après quoi, tous les spectateurs présents — qui avaient droit au port d'arme, pourvu qu'elle fût visible — tiraient sur le corps de nombreux coups de revolver.

L'homme aux fourrures conta son histoire. C'était un ingénieur russe. Il avait connu, en Alaska, Sam Baby et s'était associé avec lui pour l'exploitation d'un *claim*. Ils avaient récolté une large provision d'or. A l'entrée de l'hiver, les deux prospecteurs avaient entassé le métal précieux dans des sacs et en avaient chargé leurs traîneaux. Conduits par les chiens, ils avaient résolu de gagner la ville la plus proche pour y vendre leur cargaison.

Mais Sam Baby convoitait pour lui seul l'or recueilli au prix d'un an d'efforts communs. Des idées de meurtre germaient dans son cerveau, tandis que les traîneaux poursuivaient leur route sur les pistes enneigées.

Un soir, l'Américain attaqua le Russe et l'assomma à coups de bûche. Puis, croyant son compagnon mort, il partit seul vers la fortune.

Un chasseur de peaux recueillit la malheureuse victime, la soigna, la guérit. Depuis, l'ingénieur recherchait son assassin. Après deux ans de courses à travers l'Alaska, le Nevada et l'Arizona, il l'avait découvert à Gold Field. Le suivre, s'attacher à ses pas, ce n'était qu'un jeu. Se venger, maintenant, c'était un devoir.

L'homme aux fourrures fut acquitté.



Un matin, je fus réveillé plus tôt que de coutume par une animation inaccoutumée. On entendait passer dans la rue de lourds chariots, au rythme des chevaux dont les harnais sonnaient de mille clochettes. Je pouvais les volets de ma chambre. La rue était pleine d'une foule fébrile qui environnait le bâtiment de la bourse. Des *cow-boys* attelaient des équipages de dix chevaux. Des coups de fouet claquaient. Des voitures chargées d'objets hétéroclites, parmi lesquels se tassaient à grand-peine des femmes et des enfants, s'en allaient, à grand fracas, soulevant la poussière du chemin.

Intrigué, je descendis au bar :

— La nouvelle est arrivée cette nuit, me dit Ajax. On a découvert, à quatre-vingts milles d'ici, dans la montagne, un nouveau gisement. Les prospecteurs ont nommé ce nouveau pays Manhattan.

— Il va falloir encore repartir, déclara d'un air maussade Nini, qui était venue nous rejoindre. On ne pourra donc se fixer nulle part ?

— On dit que le filon de Manhattan est plus riche en or que celui de Gold Field. A la Bourse, c'est la panique. Les actions baissent à vue d'œil.

« Sitôt la nouvelle apprise, Charlot-le-Zouave, Chocolat et Le-Grand-Louis ont pris tout ce qu'ils possédaient, sont allés chercher leurs femmes dans les « cribles » et, fouette cocher !... »

J'hésitais à partir. Nini ne se montrait pas enthousiaste.

— Attends, me proposa Ajax. Dans deux jours, au plus tard, nous aurons des nouvelles par Charlot-le-Zouave. Si le cœur te dit alors d'aller chercher fortune là-bas, tu partiras...

Quarante-huit heures plus tard, en effet, nous vîmes revenir nos trois compatriotes et leurs femmes. Mais non pas triomphants. En silence, ils entrèrent dans le bar et s'assirent à une table. Devant leurs mines déconfites, Ajax et moi, nous ne pûmes retenir nos rires.

— Ce n'est pas drôle, maugréa Charlot. Il n'y a pas de quoi rigoler. Un sacré pays perdu dans les Rocheuses, où la neige n'est pas encore fondue, bien que ce soit la fin du printemps. On trouve un ranch abandonné en plein champ. Une drôle de maison, montée sur quatre pilotis fichés dans des tonneaux remplis de pierres. Et, dans une chambre, un piano. Oui, un piano avec toutes ses touches et toutes ses cordes. Rien que ce piano-là comme mobilier : « Chouette, que me dit Chocolat. C'est une veine que de tomber dans cette cambuse. On va pouvoir y ouvrir un dancing. La femme du Grand-Louis qui a reçu de l'éducation et qui sait jouer de ce meuble fera danser les gars ! »

« Toute la soirée, on a travaillé sur l'instrument. On l'a réparé. On l'a accordé, vu qu'il jouait faux.

« Le lendemain matin, on frappe à la porte. Un type à grand chapeau, avec des dents aussi longues que les touches du piano, vient nous demander ce que nous fichons là. On lui répond de la boucler et de nous laisser en paix. Il part furieux, en criant qu'il nous forcera bien à déguerpir. Le soir, il revient et nous dit en ricanant : « Boys ! si vous voulez sauver votre peau, c'est le moment de sauter par la fenêtre. Je viens de foutre une cartouche de dynamite sous la baraque ! »

« Il fallait voir cette panique. Il était temps, d'ailleurs. A peine étions-nous dehors que tout explosait... Nous sommes allés à la police, mais le shérif était dans la combine. Avec lui, il n'y a rien eu à faire. »

(A suivre.)

Souvenirs recueillis par Etienne HERVIER.

## VOULEZ-VOUS JOUER AU DÉTECTIVE ?

*L'abondance des matières nous contraint d'ajourner, cette semaine, notre problème policier, si apprécié de nos lecteurs.*

*Voici la solution du problème de la semaine dernière : Qui a tué M. de Sévigne ?*

Le braconnier Ficat, après avoir été surpris et frappé par M. de Sévigne, décide de se venger. Connaissant le chemin que prenait habituellement ce dernier, il l'a attendu à son retour de chez le garde, en feignant de tendre des collets.

Dès que M. de Sévigne l'a aperçu, il a voulu le surprendre à nouveau. C'est alors que Ficat lui a asséné un coup du manche de sa pelle derrière la tête. L'ayant tué, il a simulé l'accident en traînant une branche au travers de l'allée cavalière, ainsi que le cadavre, qu'il a placé lui-même dans la position où il a été trouvé. Ficat a alors libéré le cheval.

L'inspecteur principal Piget avait remarqué les traces de traînée de la branche et du cadavre, les empreintes des pas d'un homme lourdement chargé, enfin l'absence de traces de sabots de cheval sur le lieu où l'accident était censé s'être produit.

Il avait aussitôt éliminé les soupçons sur l'enfant du garde, celui-ci n'ayant pas eu la force de traîner un corps, et aucune empreinte ne se trouvant sur les lieux.





Alertée par le boulanger Romier, la police de Saint-Étienne découvrit dans la voiture de celui-ci le cadavre de Pelagia Karcz, tuée d'une balle derrière l'oreille...

## NOTRE VOIX

### LA LOI DE LA VIE BAFOUÉE

**C**E n'est pas sans stupeur que beaucoup de gens auront appris, par la voie de la presse, le conflit qui oppose Mlle Cotillon au prince de Bourbon-Naundorff, descendant du fameux Naundorff, qui se fit passer pour Louis XVII, bien que l'authenticité de son sang royal ait été l'objet d'innombrables controverses.

Il y a quelques mois paraissait, non pas à la rubrique discrète d'un « carnet mondain » où sont groupés, côte à côte, les naissances, les mariages et les décès, mais sur plusieurs colonnes, une nouvelle assurément sensationnelle : Mlle Cotillon, dont les démêlés avec l'inspecteur Bonny avaient été retentissants, devenait une... princesse de France.

On accueillit la nouvelle en souriant, mais le fait était réel : le prince Louis-Charles de Bourbon venait de reconnaître comme sa fille, le 3 mai 1937, à la mairie du 14<sup>e</sup> arrondissement, Mlle Cotillon. Quittant le bar du boulevard des Batignolles, Mlle Cotillon prenait figure de candidate au trône de France !

Et voici que cette « histoire » — qui est vraiment historique — s'est écroulée, comme s'écroulent, en nos temps troublés, les dynasties incertaines. Avec la même publicité que celle dont avait été entourée la reconnaissance de paternité, la rétractation a été annoncée. A notre confrère Emile Condroyer, qui s'étonnait qu'aucun lien du sang ne le rattachât à Mlle Cotillon, le prince Louis-Charles a fait ces alourdisantes déclarations :

« ... Non. A l'époque où j'aurais pu être son père, je me trouvais en Indochine. Je ne l'ai connue que dans ces dernières années. Elle est devenue ma fille, parce que je l'ai déclarée comme telle ; une déclaration officielle suffit... »

Arrêtons-nous à ces mots : une déclaration de paternité suffit pour fixer une filiation, même si elle est absolument contraire à la vérité. Cela est invraisemblable, mais vrai.

On connaît la rigueur de certaines formalités administratives, les « chinoïseries » dont elles sont souvent accompagnées. Et lorsqu'il s'agit d'un acte aussi grave qu'une déclaration de paternité, dont les conséquences au point de vue individuel et social sont considérables, une manifestation de volonté suffit, une déclaration à l'état civil, sans aucune garantie de sincérité, sans aucune preuve ou présomption. On se dit le père d'un enfant, et puis ça va... »

Non ! Il faut réviser le code civil et ne pas permettre que sous un motif quelconque, la loi de la vie puisse être impunément bafouée.



### Édouard Bru, le Weidmann belge aux trois assassinats...



Après avoir assisté à la reconstitution du meurtre de Julia de Kempeneer, dans un polder voisin d'Anvers, Bru le tueur de femmes fut ensuite ramené à Gand, où il commît un autre forfait, par le juge Paës...



# LA JUSTICE

## PETITS PROCÈS

### BATAILLE ENTRE DAMES

**L**E héros de cette « bataille de dames », qui était évoquée mardi dernier à la 17<sup>e</sup> chambre correctionnelle, avait jugé préférable de ne pas assister à l'audience. Décision opportune, sans doute, car il aurait entendu des choses plutôt désagréables pour lui.

C'est le fils d'un éditeur parisien bien connu : bon à rien, paraît-il, sinon à faire des dettes et à vivre des femmes, qui, l'ayant connu, ne peuvent s'en passer, car il est doué d'un tempérament extraordinaire, du moins à ce qu'assure la renommée.

Cet incomparable séducteur sait être, à l'occasion, diaboliquement pervers. Et de sa perversité, le procès jugé l'autre jour fournissait une preuve manifeste.

Deux femmes étaient poursuivies, pour s'être flanqué réciproquement des coups : l'une, Clémence avait un peu dépassé la quarantaine, l'âge des derniers émerveillements, et des exigences grandissantes à l'approche du déclin ; l'autre, Marleine, 25 ans, toute épanouie par l'amour. Toutes deux, maîtresses du « héros ».

La bagarre s'était produite le 20 mai 1937, boulevard d'Asnières, à Neuilly. Madeleine et Clémence s'étaient rencontrées, non par hasard, mais par l'effet de la volonté de leur amant. Ayant profité de celle qu'il appelait « la vieille », il avait voulu s'en débarrasser et n'avait rien trouvé de mieux que de la convoquer par téléphone dans un café de Neuilly où il avait, en même temps, donné rendez-vous à Madeleine. Ainsi, mettant face à face les deux femmes, il les provoquait au combat, ce qui lui fournissait un motif de rupture.

Ce plan était dénoncé par M<sup>e</sup> Henri Becquet, défenseur de la maîtresse abandonnée. L'avocat donna d'autres détails savoureux sur les procédés du « monsieur ».

« ... Comme ma cliente, dit M<sup>e</sup> Becquet, ne pouvait continuer à lui donner de l'argent, il a voulu piquer sa jalousie par un stratagème d'une rare délicatesse : il s'est fait surprendre au lit, tandis qu'il était dans les bras de sa jeune maîtresse... »

Toujours le même système des « surprises ». L'affolement d'une femme, littéralement « possédée » par ce dompteur d'amour, devait l'inciter à trouver les dernières ressources, à vider le fond du sac de ses économies pour en faire profiter son amant, aux dents longues.

Il cumulait ainsi le plaisir et le profit, jouant alternativement des vieilles et des jeunes, qu'il utilisait selon leurs mérites et avantages respectifs.

L'absence du « monsieur » à l'audience s'expliquait donc parfaitement. Quant à ces dames, elles s'en tirèrent, pour leur crépage de bouclettes, avec une peine d'amende : Clémence, 16 francs avec sursis ; Madeleine, 25 francs ferme.

Le tribunal marqua ainsi sa préférence et sa pitié pour celle qui était la véritable victime.

### POUR L'AMOUR

**S'**IL avait été chicanier, Benito, un carrier italien que vient de juger la 10<sup>e</sup> chambre de la Cour de Paris, aurait pu contester le fondement juridique de la poursuite dont il était l'objet pour outrage public à la pudeur et qui lui valut, en première instance, de la part du tribunal correctionnel d'Auxerre, un mois de prison.

Mais Benito n'est pas chicanier ; condamné par le tribunal, il a fait appel, puis il s'est désisté.

Outrage public à la pudeur ? Les mots disent bien ce qu'ils veulent dire. Et, cependant, la « publicité », dans la scène qui s'était passée le 7 décembre 1937, n'était pas évidente ; ce qu'avait fait Benito n'avait eu pour témoins, en dehors de la victime, que deux vaches et un âne. Témoins certainement non prévus par le code pénal pour constituer l'assistance nécessaire à la publicité de l'outrage causé à la pudeur. Car la pudeur d'un âne et de deux vaches n'est pas réglementée, ni simplement protégée par nos lois.

Le lieu où avait été perpétré le délit et l'heure ne faisaient que renforcer, si l'on peut oser ce contraste de mots, la faiblesse de l'accusation. Car « cela » s'était passé à onze heures du soir, dans une étable.

Aucun être humain — sauf Benito — n'était là. Personne n'avait été alerté, car la victime était sans voix pour appeler à l'aide. La victime était... une génisse, dont Benito usa et abusa.

Tel était son crime.

Le récit en était rapporté dans le rapport du maréchal des logis chef Syvery, et du gendarme à pied Fréneau, qui, « revêtus de leur uniforme, et conformément aux ordres de leurs chefs », avaient fait les premières constatations.

Un jardinier de Ravières avait été réveillé, ce soir-là, par un « bruit anormal » provenant de l'étable, située derrière sa maison. Comme on lui avait volé,

### L'amour au Bois

**L'**INCULPATION retenue contre M. Pierre Th..., industriel était celle d'outrage à une garde assermenté du bois de Boulogne.

M. Pierre Th..., poursuivi devant la 14<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de la Seine, était absent. Absent, mais non défaillant, pour employer la langue du droit. Un avocat représentait l'inculpé et s'efforçait de tirer son client de la désagréable situation où il s'était mis.

Le garde, un nègre sympathique, dont la vareuse s'ornait de rubans, qui témoignaient de sa belle conduite pendant la guerre, accusait M. Th... de l'avoir traité de « goujat ».

L'insulte était caractérisée, mais le prévenu, par la bouche de son défenseur, invoquait des circonstances atténuantes.

La scène s'était passée un après-midi d'octobre 1937, à l'heure où les allées désertes du bois de Boulogne permettent les plus franches libertés. L'automobile de M. Th... stationnait dans un de ces coins propices au recueillement et dans l'auto se trouvaient l'industriel et une jeune femme.

Le garde, qui a de bons yeux, vit un spectacle qui lui commanda d'intervenir. L'homme et la femme avaient une attitude qui ne laissait aucun doute sur ce qu'ils allaient faire. On était à moins cinq. Les « préliminaires » étaient déjà largement dépassés et le rapprochement sentimental approchait de l'extase.

Ce fut le moment psychologique que choisit le garde pour se montrer. Il fit une leçon de morale à celui qui avait commencé une leçon d'amour dans le parc, si fâcheusement interrompue.

L'industriel prit très mal la chose et traita alors le garde de « goujat ». Il affirma qu'il s'était contenté de prodiguer à son amie de chastes étreintes, que l'on avait bien le droit de déclarer à une femme qu'on l'aimait et que son attitude ne justifiait pas l'intervention brusquée du représentant de l'autorité.

Le témoignage extrêmement précis du garde aurait pu permettre au tribunal de retenir aussi l'outrage public à la pudeur. Le défenseur de M. Th... indiqua que son client était actuellement au Maroc, en voyage de noces. En somme, l'incident du Bois n'avait été qu'un épisode des fiançailles, agrémenté d'un acompte.

Le tribunal, qui ne badine ni avec l'amour, ni avec l'autorité bafouée, a condamné M. Th... à quarante-huit heures de prison ferme. C'est peut-être un peu cher.

# DES HOMMES

PETITES CAUSES

## D'UNE GÉNISSE

le dimanche précédent, un lapin, il pensa que le voleur recommençait.

Et il se dirigea vers l'étable. Le volet de la porte était ouvert : le jardinier le poussa de toutes ses forces et il trouva, derrière, un individu dont la tenue ressemblait à celle du galant, surpris en flagrant délit d'aventure amoureuse par le garde champêtre. Le débailé de l'homme était déjà une preuve ; un escabeau, servant à traire les vaches, renversé derrière la génisse, complétait la démonstration. Les aveux de Benito couronnèrent le tout.

Benito, qui travaillait dans le pays, vivant seul dans une cabane, était connu du jardinier. Il avoua son faible pour la génisse ; il précisa même que ce n'était pas la première fois qu'il « lui déclarait sa flamme ».

Il n'employa pas ces termes fleuris pour dire la chose, mais usa d'un langage plus noble : « ...il y a un mois, j'ai déjà essayé, mais je n'ai pu assouvir ma passion »...

Car la flamme n'était pas réciproque. Benito, ça se comprend, dégoutait la génisse et ne recevait aucun encouragement de ses avances.

L'examen du vétérinaire détermina les blessures qu'elle avait subies.

Des érosions, des inflammations. Heureusement l'appétit était conservé (le viol, ou la tentative de viol plutot, ne lui avait pas coupé la faim) et il n'y avait pas lieu de redouter de graves complications.

Ceci s'ajoutait à l'outrage à la pudeur : car il existe toujours un décret du 28 septembre 1791, qui prévoit le délit de blessure à animal domestique. Délit, dont il est fait un usage quotidien aux abattoirs de la Villette et aux établissements semblables, mais qui n'est pas, dans ce cas, réprimé, la fin — et la faim — justifiant les moyens.

Benito a donc accepté sa peine. Il a promis de ne plus recommencer. Les vaches et les génisses accueilleront ce ferme propos avec un grand soulagement.

## "Mon Roucoucou"

La cohabitation est périlleuse pour l'amitié ; à vivre en commun, les êtres se connaissant mieux, finissent par se détester. Beaucoup de mariages d'amour s'achèvent en divorces.

C'est pour avoir méconnu cette règle de sage expérience qu'un professeur de l'Université de Paris était poursuivi l'autre jour en correctionnelle.

Ce professeur était inculpé de violation de domicile, sur la plainte d'une étudiante en médecine polonaise, prénommée Zlota.

Zlota occupait une partie de l'appartement du professeur, avenue d'Orléans. Elle devait en devenir copropriétaire, aux termes d'un projet de convention qui ne fut jamais réalisé.

Non seulement Zlota n'avait pas payé la somme qui était convenue, mais encore elle était devenue éperdument amoureuse du professeur. C'était une catastrophe ! Le professeur était marié et ne se souciait pas de compliquer sa vie avec une aventure sentimentale qui ne lui disait rien.

Zlota, ne pouvant arriver à ses fins, glissait chaque jour, sous la porte de la chambre du professeur, un billet plein de tendresse.

Le dernier était irrésistible : *Mon roucoucou, il me semble que tu as des ailes et que, la nuit, tu te poses sur moi...*

Le « roucoucou » décida un jour brusquement d'en finir avec son encombrante voisine : profitant de son absence, il déménagea sa chambre et jeta, sur le palier, en vrac ses vêtements, ses cours de faculté, ses valises, etc...

C'est pourquoi Zlota porta plainte en violation de domicile.

Le délit était certain ; le professeur avait fait ouvrir la porte de la chambre de Zlota par un serrurier et changer les serrures ; donc, violation de domicile. Mais que d'excuses à son délit !

M<sup>e</sup> Ernest Vallier, plaçant pour le professeur, donna lecture de toutes les lettres, issues de l'imagination amoureuse complètement détraquée de la Polonaise.

Après le « vol de nuit » du roucoucou et l'évocation de ses ailes palpitantes, il y avait cet autre billet, où Zlota feignait de résister aux assauts (purement imaginaires) du professeur :

*Je dois rester vierge jusqu'à mon mariage !... écrivait-elle.*

Personne n'avait demandé à prendre sa virginité.

Et surtout pas le professeur qui retira de son imprudente cohabitation avec l'étudiante polonaise, outre les désagréments antérieurs, une amende de 25 francs et un casier judiciaire, qui, lui, a cessé d'être vierge.

## SIMONE ET LES DRAGONS

Le 30 octobre 1936, le général commandant la place de Melun écrivait au commissaire de police pour lui signaler le péril que présentait pour la troupe un café situé place Jacques Amiot, où fréquentaient des femmes de débauche et notamment une jeune Italienne de seize ans, Simone P..., fille ravissante qui avait contaminé plusieurs cavaliers du 13<sup>e</sup> dragons.

Le général terminait sa lettre au commissaire en lui demandant de prendre « toutes mesures pour parer au danger que cette personne faisait peser sur l'état sanitaire de ses hommes. »

Le commissaire fit une enquête, qui confirma les craintes du général : le café avec les chambrées de l'hôtel servait à ses clients des « consommations » que la loi n'autorise que sous certaines garanties. Le « patron » Germain Henique qui venait de céder le fonds à Mme Christine fut inculpé d'excitation de mineurs à la débauche et Mme Christine, poursuivie, elle aussi, bien qu'elle n'ait eu qu'une responsabilité de courte durée, car elle s'était contentée de maintenir le genre d'exploitation de la maison.

Les avatars des cavaliers du 13<sup>e</sup> dragons avaient ainsi fourni l'occasion d'une opération de nettoyage et de salubrité publique. Les cavaliers furent entendus par le commissaire : ces jeunes gaillards donnèrent des précisions arithmétiques sur leurs « rapports » avec Simone, la jolie bolonaise : l'un déclara que le dimanche précédent, il lui avait prodigué, trois fois en une heure, le témoignage de sa sympathie. Exploit d'un dragon de vingt ans, conforme à la plus noble tradition gauloise. Et il ajouta, avec une charmante candeur : « Elle ne m'a pas réclamé d'argent pour m'accorder ses faveurs et je ne lui en ai pas donné »

Celui-là n'avait attrapé aucun fâcheux « souvenir » de la rencontre.

Un autre avait sauté le mur pour passer la nuit avec elle.

Il succédait à trois Algériens, qui, tour à tour, avaient remis à Simone 7 fr. 50. Lui avait eu moins de chances que son camarade ; il était parmi les « victimes ».

Le commissaire en interrogea une dizaine. Puis, il entendit Simone, qui chargea le patron du café. Elle l'accusa de l'avoir obligée à se prostituer et, circonstance aggravante, d'encaisser le prix des clients, à sa place.

Et quels clients ! la jeune Italienne les désigna : il y avait entre autres un vieux monsieur normand « le Négus », qui la dégoûtait. Le patron l'obligea à coucher avec « Le Négus » ce qui, pour une Italienne patriote, constitue un acte de haute trahison. Il l'avait, dit-elle, enfermée dans une chambre avec ce vieux.

Naturellement, Henique protesta contre ces accusations : pouvait-on accorder crédit au témoignage d'une fille ? Le tribunal de Melun le pensa, puisqu'il condamna Germain Henique à un mois de prison avec sursis, mais il acquitta Mme Christine. Sur appel du procureur, la 10<sup>e</sup> chambre de la cour de Paris a élevé la peine du « patron » à deux mois de prison, 100 francs d'amende et cinq ans d'interdiction de tenue de débit de boisson, et elle a condamné Mme Christine à un mois de prison avec sursis.

## ...est revenu comme accusé sur les lieux de ses forfaits



...et le commissaire Van der Aurvermeulen (à gauche), qui avait obtenu les aveux du criminel, remmena celui-ci dans le cabaret de la malheureuse Berthe Petit, autre victime de Bru qui « expliqua » placidement le meurtre.



...Romier affirma que Pelagia, sa maîtresse, s'était suicidée. Mais les enquêteurs considèrent fermement le drame stéphanois comme un crime de la jalousie.

## COURRIER JURIDIQUE

J. D. — Vous n'avez pas à craindre qu'on vous retire la garde de votre enfant. Nous vous conseillons de demander le divorce. Puisque vous n'avez pas l'adresse de votre mari et que votre beau-père refuse de vous la donner, la procédure aura lieu par défaut contre lui.

Demandez l'assistance judiciaire par une lettre adressée au procureur de la République de Paris, en y joignant un certificat de non-imposition et un certificat d'indigence. Ces pièces vous seront remises à la mairie de votre domicile.

P. B. — Vous exploitez un fonds de commerce d'épicerie sans bail et vous désirez céder le fonds. Depuis combien de temps êtes-vous dans les lieux ? Il est imprudent de prendre un local commercial sans avoir la garantie d'un bail. En matière commerciale, la loi a permis le renouvellement des baux suivant une procédure bien déterminée. Si votre propriétaire veut augmenter le taux du loyer pour votre successeur éventuel, elle en a le droit, mais il nous semble que cette question pourrait être réglée à l'amiable.

Georges G., Coulommiers. — Vous nous demandez si vous avez le droit de bénéficier de la loi d'amnistie, sans indiquer le délit pour lequel vous auriez été condamné, ni la peine. Envoyez des précisions pour nous permettre de vous répondre.

L. G., Nation. — Est-il exact qu'une jeune fille israélite voulant épouser son oncle, également israélite, devait, il y a cinquante ans, s'adresser au pape pour obtenir une dispense.

Quel est le « fumiste » qui vous a suggéré cette question ? Le pape, souverain spirituel des catholiques, n'a pas voix au chapitre pour l'appréciation des « dispenses » matrimoniales, concernant les israélites, qui sont hors de son domaine. Au surplus, l'église romaine ne permet pas le mariage d'un israélite avec une catholique ou réciproquement. A plus forte raison, n'est-il pas vrai, quand les deux fiancés sont israélites !

S'il s'agit d'un oncle et d'une nièce chrétiens qui veulent s'épouser, il faut la dispense, non du pape, mais de l'officialité.

A. J. X., Paris. — Divorcé en décembre 1928, vous avez, quelques mois plus tard, repris la vie commune avec votre ex-femme. Puis vous ne vous êtes, à nouveau, plus entendu avec elle et vous êtes parti. Actuellement, vous voulez vous remarier. Rien de plus simple, vous êtes libre. Demandez à votre avoué la grosse du jugement de divorce qui a dû être transcrite.

V. R., Oléron. — Evidemment, trois mois de prison avec sursis pour un homme de 48 ans, qui a pris quatre artichauts, nous semblent une peine excessive. Mais ce délit est un vol, et le vol n'est pas compris dans la dernière loi d'amnistie.

Le délai d'appel est expiré depuis longtemps, il n'est que de dix jours après le jugement de première instance.



NICE

(De notre correspondant particulier.)

L'INSPECTEUR Vouleux fumait négligemment une cigarette sur la place de la Gare, devant la sortie des voyageurs. Le ciel était peint de bleu comme la voûte d'une chapelle italienne. Des pigeons volaient en rond au-dessus des palmiers. Un coup de canon, tiré du château, pour annoncer que c'était le jour du corso, les avait éparpillés pour un instant. Puis ils étaient revenus, attendant que celui des trois cochers qui mordait dans un sandwich, assis sur le marche-pied de sa voiture, émietât du pain au bord du trottoir.

— Qu'est-ce qu'il fout là, Vouleux ? demanda un porteur au chauffeur à tête de comédien désabusé qui astiquait le capot de sa berline dégingandée.

L'autre haussa les épaules.  
— Ça fait une semaine qu'on le voit ici, tous les matins. Il doit guetter du gibier.  
Et il ajouta :  
— Le carnaval rabat pas mal de faisans sur la côte.

Le porteur cracha :  
— Ils nous emm... Ils n'ont qu'à laisser travailler le monde. Quand tu portes la valise d'un type qu'a fauché un collier de perles dans le train, il te reflé aisément vingt balles. C'est pas lui qui discutera le tarif. Tiens, le voilà qui s'approche.

De fait, Vouleux s'avançait.  
Quand on se trouve nez à nez avec lui, on pense : « J'ai déjà vu cette tête-là quelque part ! ». Lui n'a rien du Napolitain, pas davantage du gorille mal rasé qui remue la tête et se gratte les poils derrière les malfaiteurs qu'il file. Il est de Châteauroux, Vouleux. Un gars de France, trente-cinq ans, qui serait à l'aise dans une compagnie de skieurs ou sur un terrain de golf. C'est pourquoi on a toujours l'impression de l'avoir rencontré soit sur l'écran, soit dans l'illustration d'un journal, à moins que ça ne soit dans un bistrot où le rata est bon.

C'est lui qui répète :  
— En matière de police, rien de sorcier. Avoir l'œil, une bonne mémoire et aimer la lecture.  
— Pourquoi la lecture ?  
— Parce que c'est dans les bouquins que l'on arrête le plus de coquins.

Le chauffeur de taxi cligna de l'œil de son côté.  
— Je crois que le « Bleu » vient d'entrer en gare. Vouleux siffla :  
— Il n'a que cinquante minutes de retard, ce matin. Y a du progrès !

L'autre s'épongea le front : une habitude.  
— Ça fait quinze jours que les trains sont dédoublés. Les hôtels envoient du monde à Juan-les-Pins. Ils ne savent plus où mettre les clients.  
Les voyageurs du train bleu commençaient à sortir.

Vouleux paraissait attendre une cousine de Calais.  
Il compta une dizaine de vieilles dames qui parlaient anglais derrière leurs malles, cinq ou six gentlemen raides comme un parapluie, dont deux en pantalon de golf ressemblaient à Neville Chamberlain. Puis une famille française très agitée.

Vouleux prêta l'oreille.  
— Il faut porter plainte à la police !  
— La police, la police !  
— Ma bague valait plus de vingt mille francs.  
— Est-tu sûre que tu l'avais au départ de Paris ?  
— Je te répète que je me la vois encore au wagon-restaurant.

Les pigeons sautaient sur le bord du trottoir. Un nouveau coup de canon avait lâché dans

# Cannes

le ciel limpide un petit nuage blanc, rond tel une montgolfière. Dans une rue voisine, les trompettes des héraults de carnaval attaquaient un *allegro*.

Vouleux eut comme un léger tic. Son œil gauche se ferma, un coin de sa bouche se plissa.

Un homme élégant, aux cheveux grisonnants, ganté de daim, venait de passer. Il avançait d'un pas rapide avec un imperceptible frémissement sur le visage. La caresse du soleil sans doute. Un porteur le suivait avec une lourde valise de cuir sur l'épaule. L'employé d'octroi avait machinalement porté deux doigts à son képi... Encore une « huile », reconnaît toujours. Celui-ci devait être un officier supérieur.

L'homme avait sauté dans un taxi que Vouleux s'abandonnait, sans avoir pris soin de détourner la tête, à une sorte de ravissement.

C'était un peu de sang chaud qui lui montait aux tempes, des mots qui butaient sur sa lèvre.

— Bon Dieu, c'est lui... Cette façon de sortir et de tout voir d'un coup d'œil... Il est toujours aux aguets. Dame, on ne sait jamais quand on fait son métier ce qui vous attend derrière la porte... Et le chien, hein, comme pas un. Manquerait plus que la Marinette soit, elle aussi, du bateau. Je vais attendre. Mais pas si bête... Ils ne voyagent pas ensemble. Ce serait trop dangereux... Elle arrivera demain par le rapide toutes classes. A moins qu'elle ne soit déjà ici...

Une heure après, à la Sûreté, Vouleux ayant étalé devant lui une vingtaine de fiches à la façon d'un jeu de cartes — c'était, après tout, une réussite qui en valait une autre — en pointait une et s'écriait :

— Voilà le monsieur.

Il avait un passé compliqué. Un nommé Joseph Lwow, né en 1894, à Vienne, qui avait changé douze fois d'état civil, avait été condamné à Milan, à Paris, à Barcelone, à Philadelphie, à Shangai et que cinq parquets recherchaient, rien qu'en France, pour des vols de bijoux, d'argent, commis dans les palaces internationaux de Deauville, de Biarritz, de Cannes, des Champs-Élysées.

La photographie ne laissait point de doute. Ce regard perçant, ces sourcils légèrement broussaillés, ce menton volontaire, ce scepticisme de la bouche : c'était l'élégant voyageur du train bleu.



— Vous avez fait le compte ? me demanda Vouleux.

— Facile. Trois corsi, dont deux aux plâtres, deux batailles de fleurs, un veglione, une redoute, un feu d'artifice...

Nous étions dans le bureau de Vouleux, au premier étage. Malgré la fenêtre ouverte, ça sentait la peinture fraîche. En bas, dans la cour, des musiciens ambulants attendaient qu'on leur rendit leurs instruments.

Vouleux alluma une cigarette.  
— Trois corsi, un veglione, un feu d'artifice, ça fait combien de bijoux et de portefeuilles volés ?

Je sortis une poignée de coupures de journaux.  
— Voilà ce qu'avouent les quotidiens : Une dizaine de

vols à la tire sur l'avenue des escroqueries, un vol chez un joaillier ou trois agressions, deux cent mille francs de bijoux raflés dans le grand qui place des titres de source lune, un Tchecoslovaque qui a volé Carlo alors qu'il mettait la main sur ses compatriotes.

— Et l'émeraude ? me demanda-t-elle.

— Quelle émeraude ?

— On a volé une émeraude au palace. Un bijou inestimable appartenant à une femme charmante. Elle avait un très joli tour de physique. C'était ses bijoux dans un coffret. Elle n'a rien entendu. Et elle a disparu.

— Vous croyez qu'on l'a retrouvée ?

— Vous ne voudriez pas que je dit son temps à faire les formes de tramways ou sur les trottoirs ?

— Vous le soupçonnez ?

— Une certitude. Le bijou est à Paris.

— Comment s'y est-il retrouvé ?

— Lady E... n'a pas touché trois gentlemen, une belle dame, lace depuis quarante-huit ans sa chambre pour y boire du thé. Elle n'a rien entendu. Elle n'a rien perdu de sa mémoire.

— Les signalements ?

— A une moustache blanche. Quant à Marinette, elle n'a rien entendu. Elle n'a rien perdu de sa mémoire.

— Personne ne lui reproche rien ?

— Pourquoi ne les a-t-elle pas retrouvés ?

— Il faudrait savoir comment elle a fait.

— Mais pourtant, l'inspecteur... Je n'avais pas de doute. Vouleux se tût un moment.

— Vouleux se tût un moment. A côté, on entendait écrire. L'inspecteur hocha la tête.

— La paperasse !

— Puis il éclata de rire.

— Si l'on pouvait faire des hôtels et les villas de Cannes, ça serait comme poisson d'été à mouches. Tous les hôtels sont là, entre Cannes et Juan-les-Pins.

— sleeping ou dans des chambres de l'argent... Ils parlent de faux papiers, de faux passeports, de faux permis de conduire, de l'escadre. Pour ça, on a une bonne coupe, ça se voit au casino et qu'on ne se fasse pas bassadeurs, on se fait enlever. Il y a l'atmosphère de Cannes, est propice aux vols.

— Un des confrères de Vouleux, là, une nuit de carnaval, a volé des concierges de l'hôtel.



l'avenue, autant de petites  
chez un joaillier de Cannes, deux  
deux cents ou trois cent mille  
dans les hôtels, un Brésilien  
de sources de pétroles dans la  
que qui se fait pincer à Monte-  
tait la main à la poche d'un de

me lança Vouleux.

de ?  
émeraude à Lady E..., dans un  
estimable, paraît-il. Lady E... est  
nte. Elle m'assure que c'est un  
ysique. Chaque soir, elle enferme  
coffret. Elle place le coffret sur  
la table dans une boîte à poudre.  
du. Et cependant, l'émeraude a

qu'on l'a volée ?  
riez pas que votre ami Lwow per-  
re les portefeuilles sur les plates-  
ys ou sur les champs de courses ?  
conniez ?

Le beau travail se signe.  
y est-il pris ?  
pas tout dit... Dans la nuit du vol,  
me belle fille rousse, cliente du pa-  
ante-huit heures, sont montés dans  
y boire... Le barman vous racon-  
me anglaise du meilleur monde peut  
eux heures et trois heures du matin,  
e de sa vertu et de sa dignité.  
ements correspondent...

istache près. Lwow adore les posti-  
Marinette, sa complice, il y a trois  
le était brune comme une Varoise...  
i reprochera d'être rouquine aujour-

ne les arrêtez-vous pas ?

et savoir où ils sont.  
rtant, l'autre matin, à la gare ?...  
s pas de mandat d'arrêt. Et puis ad-  
ût été le chef de cabinet du ministre.  
tût un moment.  
entendait le tic-tac d'une machine à  
specteur haussa les épaules.  
rasse !

ata de rire.  
pouvait faire une pêche dans les grands  
villas de luxe, qu'est-ce qu'on ramas-  
e poissons ! Le carnaval, c'est du miel  
Tous les grands voleurs internationaux  
e Cannes et Menton. Ils sont arrivés en  
dans des cabriolets dernier cri. Ils ont  
Ils parlent plusieurs langues. Ils exhibent  
x papiers, promènent de belles filles. On  
baccara, aux fêtes de charité, aux bals  
e. Pourquoi pas ? Quand on a un habit  
coupe, qu'on perd volontiers cent louis  
t qu'on retient sa table au dîner des Am-  
on se fait vite des relations. Et puis,  
mosphère. Cette atmosphère de folie qui  
e aux coups d'audace.

es confrères de Lwow, un Français celui-  
ait de redoute avait revêtu la livrée des  
de l'hôtel et se faisait remettre les bijoux  
des clients qui rentraient  
à demi ivres, sous le pré-  
texte que la police recher-  
chait un cambrioleur dans  
l'hôtel. C'est du théâtre,  
mon vieux.

# Carnaval

- Et les autres ?
- Quels autres ?
- Les pickpockets ?
- Ceux-là foisonnent comme les marchands de

confetti ou de masques. C'est la poussière de la jour-  
née. Il y a parmi eux quelques têtes familières. Habi-  
tuellement, ils se déplacent à la façon des voyageurs  
de commerce. Ils sont à Nice l'après-midi, le soir  
ils couchent à Menton. Nous en pinçons quelques-  
uns un matin où ils ont été plus maladroits, mais  
en général, ils gagnent leur journée sans trop de ris-  
ques. D'ailleurs, il n'y a pas parmi eux que des ris-  
« pickpocket » du dimanche. C'est un chômeur qui,  
dans la vie courante, est ce que vous voudrez : laveur  
de voitures, plongeur, garçon de café, camelot et qui,  
les jours de fêtes populaires, arrache les sacs à main  
des filles, chipe une fourrure oubliée sur une table de  
dans un café, rafle de la monnaie sur une table de  
restaurant, fouille les poches d'un bon gros qui  
étouffe dans la foule. Parmi ces amateurs nous avons  
coincé, il y a une dizaine de jours, un avocat, joues  
creuses il est vrai, deux acrobates qui dansaient le  
jour sur une scène et un médecin. Celui-ci s'amusait  
surtout à enfoncer des épingles dans les fesses des  
femmes.

- Pas de sang ?
- Vouleux siffla.

— Une rixe de matelots, l'autre soir, avenue de  
la Victoire. On a relevé l'un d'entre eux avec un  
couteau « vendetta corse » entre les épaules. Ça se  
serait aussi bien passé à la sortie d'un bal-musette.

Il y a quelques années, lorsque la propagande  
fasciste était particulièrement agressive à Nice, les  
Italiens exilés recommandaient à leurs amis « sur-  
tout ne vous mêlez pas au corso ». C'était l'époque  
où l'on découvrait de singuliers blessés devant la  
porte des pharmacies, où des cadavres gisaient à  
l'aube d'une nuit de veglione parmi les roseaux des  
terrains perdus de la Californie où, depuis, M. Coi-  
gnard rendit l'âme.

C'est pourquoi sans doute Vouleux ajouta :  
— Il y a aussi les disparus, mais ceux-là ça re-  
garde la gare.  
La gare, c'est le commissaire spécial et son musée  
de belles espionnes au sourire pâle.

● ● ●  
Vouleux a fait l'addition. Avec les voleurs inter-  
nationaux, les pickpockets, cinq cents filles « spé-  
cialisées » descendent sur la Côte d'Azur pour le  
Carnaval et les fêtes de la Mi-Carême.  
Les unes appartiennent à ce Paris remuant des  
mannequins de maisons de couture, des secrétaires  
affranchies, des figurantes de cinéma, des vendeuses  
à « la disposition du client ». Elles achètent une  
malle neuve, prennent un coupon de première classe  
et s'installent avec cinq cents francs dans la poche  
dans un palace où la chambre se paie, chaque se-  
maine, trois billets. Il faut qu'elles fassent vite. Pas  
de temps à perdre si elles veulent déjeuner tous les  
jours. La « saison » est en gé-  
ral plus favorable l'hiver que  
l'été. L'été il y a trop de jeunes  
gens séduisants qui emmènent  
des femmes dans leur cabriolet  
pour qu'elles paient l'essence,  
voire la note du restaurant. L'hi-  
ver de la Riviera est, en général,  
consacré aux messieurs décorés



qui veulent chausser sandales au mois de janvier.  
Ils adorent respirer des fleurs en serre.  
Ce qui n'empêche pas, selon l'expression de Vou-  
leux, le nombre des brebis de doubler dans les  
maisons closes.

Véronique, Violette, Léa vous expliquent « qu'en  
maison il y a moins de frais et moins de risques ».  
C'est bien l'avis de Mme de Vida qui paie un jazz  
pour faire danser ses clients.

— Tout le monde vient chez nous, monsieur. Les  
filles y sont aussi belles qu'ailleurs et dans nos éta-  
blissements on ne fait pas les poches. Mieux, il y  
a un tarif. Je n'ai pas augmenté le prix de mon  
champagne pour les fêtes et je donne des marques.  
C'est comme mes petites ; il y en a parmi elles qui  
sont de bonne famille. Elles écrivent chez elles, à  
Paris, qu'elles sont entraînées dans une boîte de  
nuit ou vendeuses chez un couturier. Elles partiront  
à Pâques avec des économies. De quoi aller prendre  
l'air à la montagne au mois de juillet, avec leur  
flancé.

Seulement, il y a cette petite garce de Suzy qui  
a failli gâter une aussi bonne réputation. Elle a la  
voix acide, le nez comique et un corps avec lequel,  
cette gourde de Carmen l'affirmait, on ferait des  
poésies.

— Je reste trois semaines, annonça-t-elle, à condi-  
tion de sortir.  
On l'envoya en ville chez des clients de choix qui  
n'osent pas, à cause de leur réputation, venir frapper  
à la porte aux clous d'or.

L'un d'eux, un lord authentique, habitait Monte-  
Carlo. Un matin, on le trouva attaché au pied de  
son lit avec une espèce de fresque à la peinture  
à l'huile autour du ventre. C'était Suzy qui avait  
voulu rigoler. Le lord, en se débattant, s'était à demi  
étranglé. On a averti le consulat et l'on a décidé  
de ne pas porter plainte.  
Suzy a été priée d'aller exercer ailleurs son talent  
de décoratrice. Mais tout se sait. Il y a, depuis, plus  
d'un « Monseigneur » qui se mêle du Carnaval.

Pierre ROCHER.

## Rhumatisants

Faites  
régulièrement  
votre cure d'

## URODONAL

VOUS ÉVITerez  
DOULEURS.  
SCIATIQUE.  
MIGRAINES.  
OBÉSITÉ.

Une cuillerée à café  
matin et soir dans un  
peu d'eau.

Toutes pharmacies.



Vous ne serez plus

## CHAUVES

avec

## Capillogène

53, Bd Haussmann, PARIS (9<sup>e</sup>)  
Tél: Opéra 40-34

Guérison rapide  
de la Calvitie



**COUSIN DÉTECTIVE**  
Toutes missions -  
RECHERCHES - ENQUÊTES - SURVEILLANCES (Nor. 45-97)  
142, rue La Fayette - Paris - 10<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Gares Nord et Est.

**ACCORDÉONISTES**  
DEMANDEZ LE CATALOGUE 30  
FABRIQUE FRANÇAISE  
DEDENIS, BRIVE (Corrèze)

## ÉCOULEMENTS TARIS

Cystite, hypertrophie de la prostate  
Traitement efficace, sans danger par  
puissant antiseptique urinaire :

## PAGÉOL

CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes.  
Paris. - Rens. gratuits Ec service n° 60



G. EROFIL, 39, rue Barge, Paris - 15<sup>e</sup>

Pour la publicité  
dans DÉTECTIVE

s'adresser à

## G. BALLY

50, rue de Châteaudun  
Paris (9<sup>e</sup>) — Tél.: Tri. 81-12

## ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8<sup>e</sup>)

CAR. 19-45

Si vous voulez maigrir facilement et définitivement, sans danger, sans dépenses pour produits ou traitements, sans régime monotone ni exercices spéciaux, lisez le livre remarquable de M. Albert Antoine :

## L'Art de Maigrir

Mme Mathey, 31, rue Monin, Belfort, bénit le hasard qui lui a fait connaître ce livre, car elle a perdu très facilement 14 kilos.

M. Perrault, entrepreneur, 69, boulevard Valmy, Albi, a maigri de 14 kilos ; tous ses maux ont disparu. Il est émerveillé de ce succès.

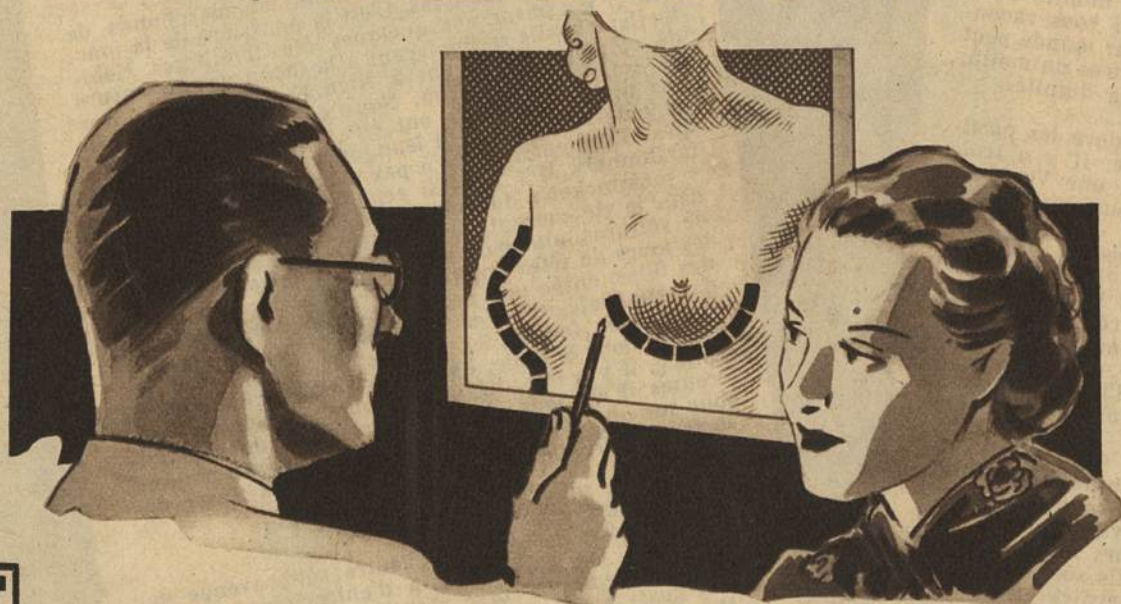
M. Coulibeuf, électricien, 48, cours Wilson, La Rochelle, a perdu 16 kilos, et sa femme, 15. Ils n'augmentent plus.

M. Lejay, représentant de l'assurance « L'Europe », 50, rue d'Amsterdam, Paris, a sans peine maigri de 12 kilos et sa femme de 15.

L'éditeur s'engage à payer 10.000 francs à quiconque prouvera qu'il n'est pas à même de montrer des centaines d'attestations analogues (dont nous avons déjà publié un grand nombre) ou qu'il agit de connivence avec leurs auteurs.

Demandez en toute confiance à Alka-Edition, 13, rue X.-Lafenestre, à Bourg-la-Reine, Seine, en vous recommandant de VOILA, l'intéressante brochure sur L'Art de Maigrir (envoi discret contre timbre de 0 fr. 90), et vous serez convaincu de l'efficacité de cette méthode.

## La femme a l'âge de ses SEINS



**T**ANT que votre gorge est ronde, ferme et sans flétrissure, vous restez attrayante et désirable.

Les femmes qui n'ont pas su conserver la fermeté et la beauté de leur buste en sont cruellement punies. La plage, la piscine, le dancing, la ligne moderne ne pardonnent pas. Le bonheur conjugal non plus. Que de vies sentimentales à jamais compromises.

## Désormais vous pouvez soigner vos SEINS aussi facilement que vous soignez votre visage

Vous comprendrez aisément — et votre médecin vous le confirmera — que la déformation des seins vient du relâchement des tissus glandulaire, adipeux et conjonctif dont ils sont presque uniquement constitués. Alors les seins s'affaissent, même chez des femmes très jeunes. Ils deviennent flasques, tombants et perdent tout leur charme. Déchéance jusqu'ici irrémédiable.

**KALA-BUSTA AGIT IMMÉDIATEMENT.** — Grâce à la Naxolithe qu'il contient, le lait Kala-Busta redonne la vitalité aux tissus glandulaire, adipeux et conjonctif. Son emploi facile, externe, est l'affaire de deux minutes. A peine connu, le

lait Kala-Busta assure déjà à des milliers de femmes de tous âges et de toutes conditions un buste bien proportionné, ferme et sans défaut.

**Dès la première touche,** l'action du lait Kala-Busta se fait sentir. Un flot de fraîcheur et de bien-être parcourt votre poitrine. Vous constatez qu'elle se raffermirait instantanément. Vous voyez votre buste prendre forme et s'embellir. L'épiderme se parfume délicatement et s'affine. Votre énergie renaît. Vous vous sentez rajeunir.

**AVANT 15 JOURS,** vous êtes fière de votre buste. Vous n'éprouvez plus de gêne, ni d'humiliation. Partout, un juste orgueil vous accompagne. Ce soir même avant de vous coucher, servez-vous du lait Kala-Busta. N'attendez pas demain. Une artiste, célèbre par la pureté de sa silhouette, affirme : « Un jour sans Kala-Busta est un jour de bonheur perdu. »

## UNE VICTOIRE DU GENIE FRANÇAIS

La Naxolithe, base essentielle du lait Kala-Busta, est un produit scientifique. Sa découverte passionne toutes les femmes. Dans sa composition entrent 8 éléments astringents, réfrigérants et régénérateurs de la vitalité cellulaire.

Ces substances ubérophiles ont le pouvoir de ranimer et de raffermir les tissus glandulaire, adipeux et conjonctif dont sont formés les seins. C'est d'une forme rudimentaire de Naxolithe (NAEO-LIG) que se servaient autrefois les femmes parfaites dont la beauté est immortalisée par les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque.

La puissance d'action et l'efficacité de la Naxolithe sont pratiquement centuplées par la supériorité de la science moderne. La Naxolithe est la base essentielle du lait Kala-Busta, préparation unique et d'usage externe pour les soins et l'hygiène du buste de la femme.



Tissus relâchés et flasques des seins tombants.

Tissus raffermis par l'usage régulier de Kala-Busta.

Kala-Busta s'est réservé l'exclusivité de la Naxolithe dans tous les pays, y compris les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

(Marques Déposées)

## Kala-Busta

A BASE DE NAXOLITHE

GORGE IDÉALE = BEAUTÉ TOTALE



LAIT SCIENTIFIQUE  
D'USAGE EXTERNE

sans drogues,  
ni toxiques

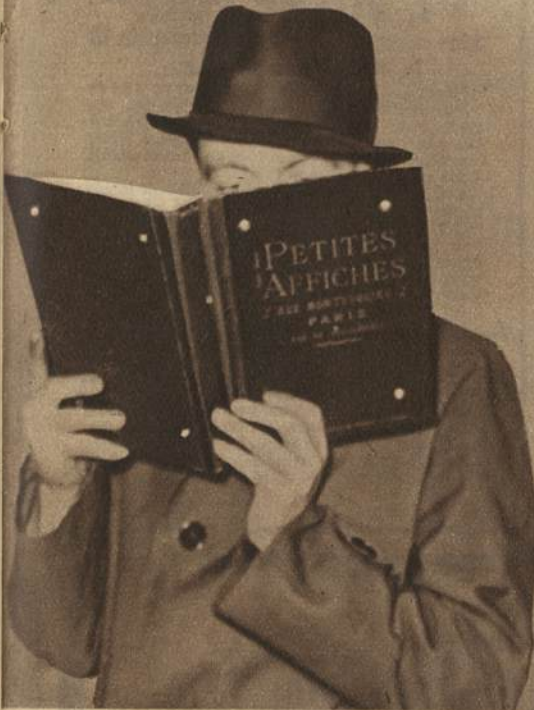
Le flacon pour un  
mois environ.  
Frs 28. —  
en pharmacie.

ATTENTION. — Le succès foudroyant de Kala-Busta ne nous permet pas de suffire à l'approvisionnement de tous les pharmaciens. Si le vôtre en manque, adressez votre commande à la SOCIÉTÉ NAXOLITHE, 39, RUE FRANÇOIS-ARAGO, MONTREUIL (Seine). Vous recevrez votre flacon sans marque extérieure, franco domicile, dans les 24 heures. Vous pouvez régler les 28 francs par mandat, par versement à notre compte chèque postal Paris 2111-01, ou à réception contre remboursement. — Pour la Belgique, adressez-vous à la S. A. de Drogueries, 112, Rue des Palais, Bruxelles.

# Je m'défends

## M. Félicien la Jactance

**A**LORS, Félicien, toujours le même boulot ? L'homme releva la tête, ferma le numéro des *Petites Affiches*, qu'il venait de consulter, le rendit au garçon d'un air dégoûté et déclara : — C'est triste ! la situation s'aggrave avec cette politique. C'est à



croire que tout le monde planque son pèze. Je viens de parcourir le bouquin, pas une vente de fonds de commerce, aucune affaire de traitée cette semaine.

Le grand mot était lâché, j'étais fixé, Félicien continuait sa combine. Malheureusement, il ne peut travailler que si le commerce donne à plein et je vais vous expliquer pourquoi la prospérité lui est nécessaire.

Lorsqu'un commerce (de préférence un débit de vins) change de propriétaire ou est mis en gérance, cette opération figure, la loi l'exige, dans un journal d'annonces légales, avec la date de prise de possession, le nom du vendeur, de sa femme, du successeur, ainsi que les adresses de chacun. Félicien note soigneusement tous ces détails, qu'il va exploiter avec malice.

Ce n'est pas pour rien qu'il a été surnommé « La Jactance ». La conversation est son domaine d'élection et il sait l'aiguiller fort habilement.

C'est dans ces conditions que quelques jours après la prise de possession du nouveau propriétaire, Félicien la Jactance se présente au café.

— Tiens, fait-il étonné, c'est donc changé, ici ? Je ne vois plus M. Duparc (nom du prédécesseur qu'il a relevé dans les *Petites Affiches*).

— Ah ! non, Monsieur, répond avec empressement le successeur, M. Duparc m'a cédé son commerce il y a quelques jours, mais vous serez toujours le bienvenu, comme par le passé.

La conversation est engagée et c'est un jeu pour Félicien d'apprendre l'endroit où M. Duparc s'est retiré.

En quittant l'aimable commerçant, Félicien note scrupuleusement ces détails et continue sa tournée d'enquête par d'autres établissements. La première partie de son travail est achevée.

Le matin même du jour où Félicien doit opérer, ces commerçants reçoivent un télégramme, signé du nom de leur prédécesseur et ainsi libellé : « Veuillez recevoir et régler 975 fr., petit colis maison Lévy, viendrons demain à Paris. »

Naturellement, le commerçant ne doute pas que son prédécesseur a vraiment effectué cette commande

avant son départ et que le montant lui en sera remboursé par ce dernier au cours de la visite annoncée dans le télégramme. Quelquefois, même, Félicien complète le télégramme d'un : « Préparez à dîner », qui, vous l'avouerez, est un peu excessif.

La livraison est aussi soignée que la préparation. Félicien confectionne ses colis avec tout ce qui lui tombe sous la main : bois, ferraille, sciure, épluchures, etc., mais ses colis sont toujours ficelés et cachetés à la cire. De vrais colis de valeur. Il reste à noter sur une étiquette : « Levy Exportation », et la somme à encaisser : 975 francs. Le colis est chargé dans sa voiture, car Félicien a une voiture. Ces préparatifs terminés, il se met à la recherche d'un gamin d'une taille correspondant à la livrée de groom qu'il possède, et auquel il promet 40 francs pour la journée.

Félicien commence avec son groom sa tournée. Arrivé à proximité du lieu où la livraison doit être effectuée, il remet au groom un paquet au nom du prétendu client et 25 francs, afin qu'il puisse rendre la monnaie sur un billet de 1.000 francs, et surveiller de loin la livraison, de façon à s'enfuir rapidement en cas de non réussite, ou s'il s'aperçoit que son commis est filé.

Sa combine a presque toujours

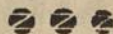
l'inspecteur X, découpé dans un journal !

Cette plaisanterie ne fut pas très appréciée, et Félicien s'en rendit compte quelques jours après, au moment où il opérât son petit chargement dans sa voiture. Après avoir pris toutes les précautions d'usage pour ne pas être repéré, il fut abordé par un passant :

— Mais je ne me trompe pas, dit ce dernier, c'est Félicien, comment vas-tu ?

— C'est drôle, fit Félicien, je ne te remets pas !

— Je m'en doutais, fit l'inspecteur X, le portrait que tu avais collé sur la boîte n'était pas fameux, aussi ai-je préféré te faire apprécier l'agrandissement nature.



— Si j'ai bien compris, fis-je à Félicien, les quelques mois de solitude que tu viens de passer ne t'ont pas profité, puisque tu étudies encore le coup ?

— Vous en avez de bonnes, répondit-il, moi je ne bouffe pas avec de la morale. On fait tout pour me mettre en boule. Vous connaissez la grosse Rosa, ma femme ? Eh bien, elle est sur le sable ! Et tout cela en raison des nouveaux règlements, c'est une infamie, ces trucs-là ! Mais où va-t-on ?

Certes, Félicien était touché dans ses moyens d'existence, par suite du renvoi de Rosa de la maison de tolérance où elle se prodiguait depuis de longs mois pour subvenir à ses besoins pendant les périodes creuses, mais le motif de ce renvoi était légal. Rosa avait grossièrement injurié un client.



Félicien la Jactance se défendait à la fois grâce à sa femme et à la lecture des *Petites Affiches*.

réussi, je dis presque, et je m'explique. Une fois, Félicien perdit son colis, ce qui n'était rien, sa livrée, ce qui était grave, et les 1.000 francs, ce qui était désastreux, que son commis venait d'encaisser. L'indélicat auxiliaire avait compris la combine de son patron et préférait travailler à son compte.

Le deuxième échec de Félicien, il faut convenir qu'il ne l'avait pas volé. Ne s'était-il pas avisé, ayant lu dans les journaux que des plaintes avaient été déposées à la suite de ses escroqueries, et qu'il était recherché par l'inspecteur X, de mettre dans un de ses colis le couvercle d'une boîte de camembert représentant une vache souriante portant des boucles d'oreilles, et de coller au recto le portrait de

Mais expliquons-nous. Vous ignorez peut-être que, d'après de récents règlements, les maisons d'illusions doivent posséder, dans chaque chambre, outre l'affiche réglementaire dont la lecture seule ferait fuir la clientèle, une petite pharmacie préventive : pommade, savon, préservatif, permanganate, à la disposition du client « type », imaginé par ceux qui ont le devoir de nous diriger.

Naturellement, inutile de vous dire que jamais personne n'a usé de ces bienfaits, surtout dans la maison où travaillait la grosse Rosa, où une « mise en plis » durant plus de six minutes serait considérée comme une orgie fabuleuse.

Eh bien, la semaine dernière, ce client-type est arrivé, ce qui prouve



qu'il existait bien, quoi qu'on en dise, et c'est Rosa qui a été choisie.

Après l'ascension rapide de l'escalier et l'arrivée dans la chambre, Rosa voulut se mettre à l'ouvrage. C'est alors que son client manifesta le désir de lire l'affiche réglementaire.

— Non mais, tu ne vas pas lire ce truc-là, mon gros chéri, lui fit Rosa en regardant son client pour la première fois.

Mais elle comprit vite qu'elle avait affaire à un rebelle.

Le « gros chéri » continua sa lecture, puis, le plus naturellement, demanda la savonnette, ensuite la pommade, etc. Les minutes passaient, Rosa n'avait jamais vu un être pareil. Elle suait à grosses gouttes...

— Maintenant, mademoiselle, fit le client, je désirerais le permanganate pour...

Il n'eut pas le temps d'achever. Un quart d'heure, cela ne s'était jamais vu. Rosa, à bout de patience, s'écria :

— Ah ! non, c'en est trop, tu es tombé sur la tête. Pour tes cinq francs, tu ne veux pas aussi que je te pose le gaz !

L'ARGUS DE LA PEGRE.

### ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)

Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TELEPHONE : LITRE 46-17  
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

	6 mois	12 mois
France et Colonies	41 »	77 »
Etranger, Union postale	54 »	98 »
Etranger, Autres pays	77 »	119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».



# BRU LE WEIDMANN BELGE

GAND De notre correspondant particulier.



Près Anvers et Bruxelles, Gand a revu ces jours-ci le sinistre Edouard Bru, le meurtrier des malheureuses Amélie Godts, Berthe Petit et Julia de Kempeneer, toutes trois assassinées par cupidité crapuleuse.

La reconstitution du crime commis par Bru (ci-dessous) contre la cabaretière attira une énorme affluence. Ci-dessus, à dr., Mme Bru, arrêtée comme receleuse.

vrer au « lynchage » dont elle menaçait l'arrivant. Celui-ci fut hâtivement poussé par les policiers, à l'intérieur du cabaret démeublé et clos, où les notabilités judiciaires attendaient le moment de la reconstitution du crime.

Pendant deux heures, Bru relata et mimait son forfait, sans manifester le moindre trouble.

Il avait connu Berthe Petit, le 1<sup>er</sup> décembre dernier, en venant voir sa propre mère, femme de charge dans l'estaminet. Le soir, le couple scella son amitié, en effectuant force libations dans le quartier. Mais cette dispendieuse « bordée » avait laissé le jeune homme sans un sou vaillant. Après une nuit d'intempérance, de volupté, l'indélicat amant ne s'était donc pas gêné pour réclamer à sa compagne la restitution de la moitié de la somme qu'ils avaient dilapidée ensemble. Mais Berthe concevait l'amour d'une manière moins collectiviste ! Dès lors, ce fut la bagarre, puis la tragédie. Dans sa colère (dit-il), Bru assomma son amie en la frappant avec le manche d'un fer à souder, qui se trouvait sur le comptoir. Ensuite, il étrangla sa victime à l'aide d'un bas de soie ; il lui arracha ses bagues ; puis, ayant lié derrière le dos les mains de l'agonisante, il s'empressa de fourrer dans une valise deux paquets de fourrure, qu'il devait engager le lendemain au Mont-de-Piété de Bruxelles...

Encore que cette version fût confirmée par diverses constatations, le Parquet demeurait perplexe sur la spontanéité du drame. Bru ayant prémédité ses deux autres crimes, il paraissait, en effet, fort douteux qu'il eût infligé la mort à la malheureuse Berthe Petit sans autre raison que la colère. Mais en dépit ces questions dont on le harcela pour le contraindre à avouer qu'il avait préparé l'assassinat de la cabaretière, l'étrangleur s'obstina à s'élever contre cette présomption.

— J'ai dit la vérité, protestait-il opiniâtement. Je n'aurais probablement pas songé à tuer la débitante si elle avait consenti à me donner de l'argent, au moins de quoi rentrer à Bruxelles. D'autre part, je répète que si j'ai utilisé le manche de fer à souder, c'est que je l'avais trouvé à portée de ma main, au moment du crime. En arrivant à Gand, je n'avais ni cet instrument ni aucune arme sur moi. Donc personne ne peut m'accuser d'avoir prémédité le « malheur ».

Faute de pouvoir démontrer le contraire de ces assertions, le Parquet gantois se retira. Mais Bru faillit bien être bloqué et massacré sur place. Car, dès qu'il reparut au seuil du sinistre cabaret, le public déferla jusqu'à lui, voulant lui infliger un expéditif châtement. Les policiers ne parvinrent qu'au prix d'un vigoureux effort à le préserver de la meute déchaînée et à l'introduire dans le taxi qui le conduisit à la prison.

Jules CIDO.



On sait que la seconde victime du « Weidmann belge », l'infortunée Berthe Petit, avait été étranglée à Gand, le 2 décembre dernier, dans son cabaret Au Chasseur, sis rue de la Colline.

C'est donc la reconstitution de ce crime sauvage qui valut au vieux quartier gantois d'être, la semaine dernière, troublé par une houleuse effervescence.

A la nouvelle de l'imminente arrivée du tueur, la foule s'était portée en grande cohue vers l'estaminet tragique. La police eut fort à faire pour contenir tant de curieux, lesquels grouillaient et bourdonnaient, dans la vieille rue de la Colline, comme un innombrable essaim d'abeilles.

Bientôt, une sombre voiture arriva, se frayant difficilement passage dans l'épaisseur de la multitude. Les mieux placés reconnurent alors Edouard Bru, coincé, dans le véhicule, entre ses austères surveillants. L'assassin était vêtu d'un complet gris et coiffé de son chapeau mou, qu'il porte toujours cavalièrement sur l'oreille droite. Il avait aussi, nouée autour du cou, une douillette écharpe de couleur foncée.

Au débarquement de ce tragique « personnage », une bordée de cris s'échappa de la foule. Les Gantois étaient unanimes à manifester contre l'étrangleur, le traitant de « crapule » et de « s... », dans un tumulte assourdissant. Mais on ne laissa pas à la ruée le temps de se li-

## VOS SEINS



trop petits, descendus ou trop gros, seront en quelques jours ronds, fermes et bien en place, quel que soit votre âge ou votre cas. Ecrivez-moi en toute confiance comme à une amie, je vous enverrai gracieusement la recette merveilleuse, d'usage externe et sans aucun danger pour la santé, que vous emploierez en secret. Méthode actuellement employée par la plupart des vedettes du théâtre et

du cinéma et recommandée par les spécialistes esthétiques. Discretion absolue. Mme EVA (Laboratoire D-2), 12, rue des Archives, Paris.

### Quelques attestations :

Grâce à vous, j'ai retrouvé la fermeté de mes seins abîmés par la maternité. Merci !

(Mme L. à Clermont-Ferrand).

...De santé délicate, n'ayant jamais eu de poitrine, j'essayai votre merveilleuse recette externe et en peu de temps j'obtins un buste de grosseur normale et très ferme. Toute ma reconnaissance.

(Mlle D. à Paris).

...mes seins trop gros et lourds sont devenus petits et fermes grâce à votre produit. Ma gratitude émue.

(Mme G. à Evreux).

...et à mon étonnement je vous l'assure mes seins se sont arrondis.

(Mme N. à la Roche-s-Jon).

En 10 ou 15 jours, j'ai obtenu une belle poitrine. Je vous dis encore une fois merci.

(Mlle R. à Epernay).

“ succès garanti ”

M<sup>me</sup> MAX Voyante, diplôme international, Tarots, Lignes mains, Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9<sup>e</sup> (M<sup>o</sup> Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Ventedirecte du fabricant aux particuliers — franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

Affranchir lettres 1.75, cartes post. 1. »

## RÉVEILLENZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin “ gonflé à bloc ”

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra daplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Ttes Pharmacies : 9 frs 75.



RIDES, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc. ; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou flétri, atténués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit. Sœur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

## Vous qui voulez gagner de l'argent...

Vous trouverez une situation agréable, indépendante, stable, bien rémunérée, en adhérant aux

ATELIERS D'ART CHEZ SOI (Société S.A.D.A.C.S.)

Cette puissante organisation de travaux d'art dispose, en effet, grâce à son remarquable service de vente, de vastes débouchés dans les grands magasins, les grandes firmes et dans la clientèle particulière.

Pour exécuter toutes ses commandes, elle recherche des adhérents nouveaux à qui elle se charge d'enseigner les Arts Appliqués.

Nul besoin d'aptitudes particulières : en quelques semaines, la S. A. D. A. C. S. fera de vous, hommes ou femmes, des spécialistes des Arts Appliqués et des techniques modernes, vous fournira gratuitement le matériel et l'outillage (cinq coffrets complets), vous aidera de suite à écouler votre production dans d'excellentes conditions (pas d'intermédiaires !).

Vous ferez votre apprentissage et commencerez à gagner de l'argent tout en conservant votre emploi actuel. Mais bientôt vous deviendrez un véritable artisan et vous pourrez trouver dans cette collaboration, non plus un travail d'appoint, mais une véritable situation stable, lucrative, indépendante.

Que vous habitiez Paris ou la plus lointaine province, peu importe : vous réussirez !

Vous trouverez la marche à suivre et tous renseignements utiles dans l'ouvrage « LES TRAVAUX D'ART CHEZ SOI », édité par la S. A. D. A. C. S., qui vous sera adressé gratuitement sur simple demande. Découpez ou recopiez le bon ci-contre et envoyez-le, aujourd'hui même, sans nul engagement, avec 2 francs en timbres pour frais d'envoi : des perspectives nouvelles de liberté et de prospérité s'ouvriront bientôt à vous !

**BON** à découper ou à recopier et à retourner aux ATELIERS D'ART CHEZ SOI (Service A 73), 25, rue d'Assolant, Paris (8<sup>e</sup>).

Veillez m'envoyer gratuitement, sans engagement de ma part, votre plaquette illustrée : « Les Travaux d'Art Chez Soi », ainsi que tous les renseignements sur l'offre spéciale de matériel gratuit que vous faites. Inclus 2 francs en timbres-poste, pour frais d'envoi.

M .....  
à .....

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. Remères Woods Ltd. 167 Strand (219 TAO), Londres WC 3.

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Biennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17<sup>e</sup>



Les châtiments corporels sont monnaie courante aux États-Unis. On voit (à gauc.) un mari brutal expier sous le fouet les mauvais traitements infligés à son épouse. Ci-dessous, à droite : L'ouverture des Assises londoniennes est annoncée par un héraut.

dancing, on peut voir évoluer certaines d'entre les plus gracieuses « débutantes » de l'année. Leurs cavaliers sont élégants, bien bâtis, bien soignés, gentlemen — en apparence — jusqu'au bout des ongles. Mais, il en est plus d'un qui se sentirait pâlir, si on l'obligeait, là, tout à trac, à expliquer l'origine de ses ressources. Peut-être fait-il, ce fils d'excellente famille, le rabatteur pour les tripots — qui pullulent dans le secteur. En ce cas, il ne dédaigne point de jouer son rôle, à l'occasion, dans la partie truquée. Peut-être vit-il aux crochets d'une lady mûre, voire blette, qui satisfait ainsi, grâce à ses banknotes, le goût qu'elle a conservé pour les jolis garçons. Peut-être travaille-t-il, au pourcentage, pour deux ou trois maquerelles distinguées, tenancières de salons discrets, à hauts tarifs, où une clientèle avide d'excitement, se jette à corps perdu dans la farandole des jeux libertins, des méchantes parties de saoule-gueule

# EXPIATION SOUS LE FOUET

COMMENT SE PRATIQUE ENCORE EN ANGLETERRE LE REDOUTABLE CHÂTIMENT DU CHAT À NEUF QUEUES

LONDRES, mars 1938.  
(De notre envoyé spécial.)

LES heureux de ce monde qui habitent le quartier chic de Mayfair n'ont pas applaudi — et ils sont à peu près les seuls ! — à la condamnation qui a voué les « gangsters en habit » Harley et Wilmer aux brutales griffades du chat à neuf queues.

Tout le super-gratin des élégantes ladies — jeunes et vieilles — a larmoyé, protesté, contre l'inflexible sentence. *What !* Appliquer à des jeunes gens de la *Society*, condamnés pour une petite attaque à main armée, un « châtimement accessoire », réservé aux récidivistes de la traite des blanches, aux violeurs de sépultures, aux bourreaux d'enfants et aux convicts indisciplinés ! *No !* Une telle chose était inadmissible.

En bonne justice, ces belles mondaines ne s'apitoient pas tout à fait dans le vide. Lady M..., à la sortie de l'audience, résumait assez bien l'opinion du clan :

— A ces boys-là, Mayfair n'aura pas porté bonheur !

*Mayfair !* Lorsque la prude Angleterre jette son masque, le scandale vous saute à la figure. Lady M...,

pouvait, à bon droit, incriminer ce bastion du luxe. Ne venait-on pas, au cours du procès, de faire semblant de découvrir que Mayfair — qui correspond à nos quartiers de l'avenue du Bois et de Passy — était devenu une manière de jungle, où le snob et la snobinette cotoyaient le fils de famille taré ; l'outcast (le déclassé), réduit aux expédients ; le maître-chanteur ; le trafiquant de femmes et de drogues...

— En fait, c'est au procès de Mayfair que nous venons d'assister, concluait le vicomte R..., en claquant la portière de sa Buick. »

## Jeunesse faisandée

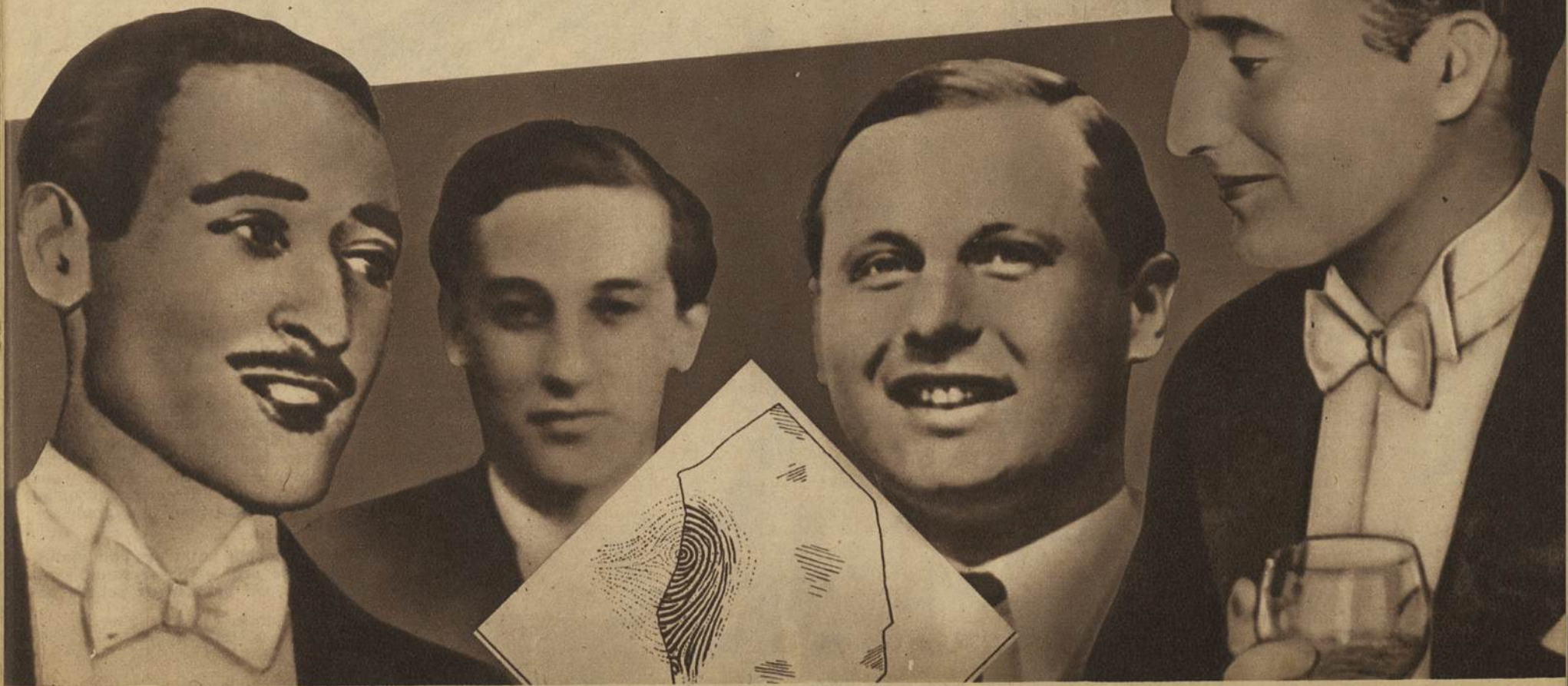
Robert Harley, vingt-six ans ; David Wilmer, vingt-deux ans ; Martin Jenkins, vingt-deux ans ; John Lansdale, vingt-quatre ans, quatre fruits pourris de l'arbre du vice, quatre gigolos parmi tant d'autres — et Mayfair en est plein.

Ceux-là ont risqué le gros coup dur. D'autres le risqueront demain. En attendant, ils se « défendent » en trafiquant.

Interrogez un détective du Yard. Il vous dira, une pointe d'ironie dans le ton :

— Mayfair bat tous les records de la débauche clandestine et de la crapulerie. Telle boîte ultra-chic, lancée il y a un an par des fêtards de la haute noblesse, est aujourd'hui un *haunt* (repaire) de faussaires et de maîtres-chanteurs. A deux pas, dans un

Ci-dessous, de g. à dr. : Les gangsters mondains Harley, Jenkins, Lansdale et Wilmer. Au centre : modèle de « demi-empreinte unique » reconstituée par la méthode Battley.



et des orgies qui ont ressuscité — avec un dynamisme neuf ! — le joyeux XVIII<sup>e</sup> siècle anglais !...

### Scotland Yard épure...

J'ai parlé, ici-même, des valets et des sous-valets de police anglais. A Mayfair comme ailleurs, le Yard a ses antennes. C'est à un indicateur mondain que la tenancière de clubs Billy Joyce — qui voulait singer Texas Guinan, la célèbre reine des boîtes de nuit new-yorkaises — a dû, l'an dernier, son arrestation. Au poste, elle daigna fournir elle-même, au sergent, le motif d'inculpation : « Mettez que j'ai organisé des championnats de jeux érotiques collectifs. »

Une autre « hôtesse », Minnie Pouch, spécialisée dans l'organisation des rencontres entre lesbiennes, passa « à la casserole » pour avoir recruté d'élégants rabatteurs, et les avoir chargés de lui constituer une clientèle de pédérastes. Minnie Pouch ignorait un détail : la loi anglaise — comme beaucoup d'autres — tolère les lesbiennes, mais poursuit implacablement la pédérastie.

Le couple Ruby Hop — Harold Newdon, est habitué au *police raid*. Les *dicks*, toujours bien renseignés, ont interrompu chez ces « organisateurs » d'étranges partouzes. La dernière fois, ils sont tombés dans un véritable « jardin des supplices », installé dans un immeuble à la façade austère. Des « tortionnaires » en habit flagellaient des jeunes femmes, qui n'étaient point toutes des professionnelles, loin de là. Dans un salon voisin, des *dope addicts* se droguaient à la cocaïne, au haschich, au marijuana, cette herbe mexicaine, cousine du haschich, et surnommée « la drogue de la folie ».

### De l'argent, de l'argent coûte que coûte

Nous sommes *brôke* (fauchés). Il nous faut de l'argent coûte que coûte...

C'est Robert Harley qui parle. Un joli coco. Fils d'un colonel qui l'a pourvu d'une excellente éducation, ce distingué jeune homme s'est expatrié aux Etats-Unis, où il a mené la vie des gangsters. De retour à Londres, il est devenu sous-valet de police, puis Don Juan tarifé à Mayfair.

Son premier complice, David Wilmer, est également fils de soldat. La réputation paternelle, il l'a piétinée dans les coulisses des bouibouis, dans les

boîtes louches, dans une affaire de *hold-up* (attaque à main armée), pour laquelle on dut le relâcher, faute de preuves, avec des excuses qu'il exigea fort plates — au fait, ces excuses n'ont-elles pas compté pour quelque chose dans l'application de la peine du fouet ?...

Martin Jenkins, complice n° 2, est fils d'un honorable commerçant. Ses études, il les a faites au collège sélect d'Harrow, concurrent de l'aristocratique Eton. Jenkins a chassé la riche Américaine, mais n'a jamais pu abattre une grosse pièce. Il a tenté alors de prendre du service comme agent secret du « caudillo » Franco. Devant la fin de non-recevoir qui lui a été opposée, il s'est carrément tourné vers le crime.

Enfin, John Lonsdale, quatrième à la table, est le rejeton d'un homme d'affaires influent, qui voulait faire de son *Johnny*, un subtil diplomate. Pourvu, tout d'abord, d'une commission d'officier dans l'aviation anglaise, le gars s'est senti gêné aux entourlures par l'uniforme. Il s'est heurté à la discipline. En un tournemain, on l'a jeté dehors. Il a filé en Espagne, s'est engagé dans les légions de Franco ; puis il a regagné l'Angleterre pour jouer les secrétaires auprès d'une actrice. Enfin, il s'est fait gérant d'hôtel, mais, poursuivi pour détournement, il s'est engagé sous un faux nom dans un régiment anglais, d'où il a déserté un mois plus tard.

Un joli quatuor, comme on voit. En vrais gangsters mondains, Harley et consorts font les choses en grand. C'est dans un palace, où ils ont loué un luxueux appartement, qu'ils attirent M. Bellenger, représentant à Londres du grand bijoutier Cartier. Reçu par Wilmer, M. Bellenger ouvre ses écrins, où scintillent les gemmes. Déjà il suppose la grosse affaire, quand soudain Harley bondit de la pièce voisine, matraque au poing, la face masquée par un foulard, les yeux cachés derrière des lunettes fumées.

— Han ! Han ! A grands coups, le lourd *black-jack* défonce le crâne du bijoutier, qui descend au sol comme une masse. Jenkins survient à son tour, aide ses complices à rasler le contenu des écrins — le dernier complice, Lonsdale attend dehors. C'est lui qui doit receler ces bijoux.

Avant de sortir, Wilmer happa une bouteille de whisky, remplit des verres.

— *Good luck ! chin-chin !*

Les gaillards filent, laissant leur victime pour morte. Et, de fait, quand le gérant du palace découvre l'attentat, deux heures plus tard, M. Bellenger est toujours évanoui. Appelé en hâte, le détective inspecteur Burt, de Scotland Yard, utilise au maximum le *seul et unique indice*, laissé par les malfaiteurs : leurs empreintes digitales que le service d'identification du Yard relève sur la bouteille de whisky et sur les verres.

Wilmer n'a laissé qu'une seule empreinte sur ce verre qu'il a tenu d'une main calme, le coup fait. Grâce au nouveau système

Battley — Battley est un technicien qui a inventé une loupe spéciale pour l'identification des empreintes uniques — on repéra Wilmer instantanément.

Jenkins, contrairement à Wilmer, s'est montré fort nerveux après le coup dur. Son verre est littéralement couvert d'empreintes.

Seul, Harley, le chef, portait des gants. Il n'a laissé aucune empreinte.

Dès le lendemain de l'agression, le garçon d'un petit hôtel d'Oxford téléphone à la police :

— Allo ! j'ai lu les journaux. Je crois bien que les gars qui ont attaqué le bijoutier sont ici. L'un d'eux répond au signalement que vous avez fait publier. Tous trois ont l'air agités, nerveux. Ils racontent des choses curieuses... ils boivent comme des trous...

C'est fini. La pièce est jouée. La police cueille Wilmer, Jenkins et Lonsdale. Le trio passe des aveux complets, dénonce le chef, Harley, que les *dicks* ont tôt fait de retrouver et d'arrêter.

Les bijoux sont restitués à Cartier. Pendant un certain temps, on se demande si M. Bellenger va en réchapper. S'il meurt, c'est la potence pour les gigolos...

M. Bellenger en a réchappé. Dans l'ombre de leurs cellules, les *Mayfair-boys*, en apprenant la nouvelle, ont dû pousser un rode soupir de soulagement.

### Le « Cat o'nine tails »

De hautes personnalités sont intervenues auprès de Sir Samuel Hoare, aux fins d'éviter à Harley et à Wilmer la « peine accessoire » du fouet. Le ministre a fait la sourde oreille. Harley et Wilmer ont payé. « Ils ont subi leur châtimement sans broncher et sans se plaindre », dit le communiqué officiel. Ouais ! En réalité, affirment les initiés, la prison toute entière a retenti de leurs hurlements, à tel point que, de galerie à galerie, les détenus ont été secoués par une hystérie collective.

Où est la vérité ?

Je l'ai cherchée — et trouvée — auprès d'un des *guards* qui, de notoriété publique, ont manié le *whip judiciaire* à de nombreuses occasions. Retraité aujourd'hui, l'ex-guard Jake Harraway, un cent-kilos qui, pendant onze années, a « opéré » à Plymouth-Jail, m'a donné les détails suivants :

— Le fouet réglementaire est formé d'un manche de trente-cinq centimètres, au bout duquel pendent neuf cordes à fouet, chacune terminée par un nœud

ordinaire. C'est tout. Autrefois, une bille de plomb alourdissait chaque nœud, causant de profondes blessures. Aujourd'hui, on est plus humain.

Après m'avoir permis de faire photographier le « cat » qu'il a gardé comme « souvenir », Jake Harraway me dit textuellement :

— Tous les condamnés de basse extraction poussent des hurlements effroyables pendant qu'on leur applique le fouet. Ces hurlements sont entrecoupés d'injures grossières, d'exclamations lourdement obscènes, de sanglantes menaces, de blasphèmes. Tous les assistants, depuis le warden (directeur) jusqu'au dernier des gardes, en prennent pour leur grade...

Mon interlocuteur précise :

— Harley et Wilmer ne sont point des condamnés de basse extraction. Il se peut qu'ils se soient contentés, durant la séance, de pousser de sourds gémissements.

Le « chat à neuf queues », tel qu'il est. Ci-dessous : devant la prison, les badauds commentent l'« exécution ».



Mon informateur me décrit le mécanisme de la chose :

— C'est parce que nous croyons à son efficacité absolue que nous appliquons ce châtiment corporel. Prenez le cas d'un de mes clients, Wilfred Nicholas Bayne, auquel j'ai appliqué — en plusieurs séances — vingt coups de chat à neuf queues, à l'époque encore toute récente où chaque individu condamné pour traite des blanches trinquait automatiquement de la peine accessoire du fouet. Bayne était ce que vous appelez en France un « dur » ; nous disons ici un « bully ». Quand il s'est trouvé sanglé sur le chevalet, il a dû écouter, avant de recevoir le premier coup de fouet, la semonce du directeur : « Bayne, vous avez cru pouvoir entrer en lutte ouverte avec la loi. Vous voilà dans une position calculée pour provoquer, chez vous, de salutaires réflexions. La loi, mon petit bonhomme, est toute puissante ! Vous, « vous êtes moins que rien, et nous allons « vous le prouver... »

Harraway insiste :  
— Vous pouvez m'en croire : quand le warden m'a donné l'ordre : « Guard, frappez ! », Bayne a compris, une fois pour toutes, que la loi l'avait définitivement mis k.-o.

— Et les marques qu'il portera toute sa vie seront là pour lui rappeler cette brutale descente au tapis...

— Exactly. Toutefois, n'exagérez pas l'importance de ces marques. A lui seul, le souvenir de l'opération suffit pour empêcher l'homme de récidiver.

gardien bourreau. Quand le directeur a fait entendre au condamné sa semonce, — cette semonce que Harley et Wilmer ont entendue comme les autres ! — il jette l'ordre de frapper, provoquant chez le bourreau un réflexe instantané. Un sifflement déchire l'air. Un bruit mat. Une plainte sourde ou violente,

mais toujours effroyablement douloureuse, qui glace l'assistance. « One ! » compte le directeur. Un deuxième sifflement. A nouveau le même bruit mat, suivi d'une plainte atroce — c'est le coup numéro deux qui est le plus dur de tous — et on entend le directeur compter : « Two ! ». A ce moment, le médecin intervient. Il tâte le pouls du patient, ausculte au stéthoscope les battements de son cœur, vérifie l'état de ses prunelles — c'est qu'il ne s'agit, diable, ni de faire un mort ni de faire un fou ! « Vous pouvez continuer », déclare-t-il. Et à nouveau, le warden ordonne : « Guard, frappez ! ». Impassibles, au garde à vous, les screws (gaffes) suivent la trajectoire du fouet, qui tombe à toute volée sur le dos nu du patient, tandis que le directeur compte : « Three ! Four ! Five ! Six ! » en élevant la voix au fur et à mesure, pour diminuer les hurlements du patient, qui vont crescendo.

« On a prétendu que dès les premiers coups le dos du condamné était en sang. C'est inexact. Au premier sang, l'opération est arrêtée. Le vrai, c'est qu'il arrive que l'épiderme éclate par endroits, plusieurs heures après la séance, malgré l'épais onguent que l'on étend, à l'infirmerie, sur le dos du gars, sitôt la séance terminée.

L'ex-gardien se met à sourire.

— Vous savez que dans les établissements scolaires anglais, le gamin puni, qui reçoit une demi-douzaine de coups de cane — badine de jonc — sur la main tendue, doit, la séance terminée, remercier l'instituteur, lui dire : *Thank you, sir*, histoire de bien montrer qu'il a compris la nécessité du châtiment qui vient de lui être infligé. Longtemps les prisonniers condamnés au *cat* durent remercier, eux aussi, le directeur qui avait présidé à leur supplice. Aujourd'hui, je vous le répète, on est plus humain. Ce rabiote d'humiliation leur est épargné.

Je pose une question délicate :

— D'un condamné à l'autre, la punition est-elle égale ? Je veux dire, sans prendre de gants : les coups ne tombent-ils pas plus durement sur un prisonnier coupable d'avoir agressé un gardien que sur un prisonnier qui paie une faute commise avant son arrestation ?

Harraway sourit derechef :

— Vous savez, un peu plus fort, un peu moins fort... les coups tombent toujours, et aucun condamné n'a jamais pris ça pour une caresse !

Je demande encore :

— Le *cat* a-t-il tué ? Est-il arrivé à des condamnés de mourir sous les coups, par suite de rupture d'anévrisme, d'arrêt du cœur, que sais-je...

— Certes. Autrefois, quand le condamné ne subissait aucune visite médicale, des cas mortels se sont produits. Robert Hubbins, complice du fameux Price, est mort sur le chevalet — évitant ainsi le nœud coulant. Aujourd'hui, c'est au médecin à prendre ses responsabilités.

### Quatorze coups de suite... Un recordman !

Mon informateur évoque les « clients » qui lui ont passé par les mains.

— La réaction nerveuse, qui secoue violemment l'organisme du patient, ne lui permet jamais de subir, en une seule séance, les douze, quinze ou vingt coups de *cat* auxquels il a été condamné. Marlow, un cambrioleur athlétique, qui avait assommé à coups de pince-monseigneur l'un des *dicks* qui tentaient de l'arrêter, est tombé dans les pommes au deuxième coup, après avoir poussé des hurlements tels qu'ils couvraient les voix réunies du directeur, du médecin et du gardien-chef. Bert Jeffries, un gringalet, voué au *cat* pour tentative de viol sur une danseuse du music-hall où il était employé comme aboyeur, résista à huit coups, avant de s'effondrer dans les supplications : « *Gentlemen*, arrêtez ! Je n'en puis plus ! Ma tête tourne... Je ne veux pas qu'on puisse dire que je me suis évanoui sur le *rack* (chevalet) ». Sailor Hawkes, un marin condamné pour désertion, émission de fausse monnaie, vol de voitures, attaque à main armée et tentative de meurtre sur la personne d'un garagiste, bombait le torse, avant l'opération : « Mes vingt coups, je les veux jusqu'au dernier », ricanait-il. Costaud comme un bœuf, le gars parvint à étouffer ses plaintes, à dompter sa douleur au pre-

Le « rack »  
(chevalet)  
où l'on  
attache  
l'homme  
promis au  
fouet.

mier coup, au deuxième, au troisième. Mais au quatrième coup, il éclata, et remplit les couloirs de la geôle de ses hurlements de panique et d'épouvante. « Détachez en vitesse », ordonna le médecin, qui venait de deviner que le cerveau du marin donnait de la bande...

Harraway me parle de son recordman :

— Il s'appelait Jalins Snyder. C'était un *gypsy* (bohémien) qui avait vendu sa petite nièce Betty, âgée de douze ans, à une procureuse. De telles choses, en Angleterre, se paient fort cher. Snyder avait récolté dix ans de servitude pénale (*hard-labour*) et vingt coups de fouet. Sanglé au chevalet, le condamné — un petit homme trapu — hurla tout ce qu'il savait pendant les six premiers coups. Puis, brusquement, comme s'il avait pris la résolution de dompter ses souffrances, il ne fit entendre, pendant que j'abattai les coups suivants, qu'une plainte étouffée. Stupéfait, le directeur comptait : « huit, neuf, dix »... Soudain, usant de son pouvoir discrétionnaire, il cria : « Snyder, je réduis votre peine à quinze coups ! » Moi, je continuais à frapper, sans truquage, à la cadence réglementaire, comme c'était mon devoir. « Onze, douze, treize... ». A quatorze, la plainte cessa net, comme une corde de violon qui casse. Snyder, à bout de résistance, s'était évanoui.

### Le « Cat », épouvantail des récidivistes

En France, les châtiments corporels ne sont plus qu'un souvenir des siècles passés. Il m'a suffi de prendre l'avion pour trouver, à moins de deux heures de Paris, des personnes considérant toutes naturelles ces pratiques qui forcément me paraissent d'un autre âge et — je m'honore de l'affirmer — me révoltent.

Mais il faut bien dire les choses comme elles sont. De nombreux Anglais auxquels j'ai présenté mes objections ont haussé les épaules :

— Les statistiques sont là pour démontrer de manière irréfutable que le criminel qui a goûté du *cat* ne récidive jamais. Cela seul importe. Vingt fois, des intellectuels, des artistes, des hommes politiques, des hautes personnalités de tous les milieux ont tenté d'obtenir l'abolition de ce châtiment que les âmes sensibles s'obstinent à qualifier de barbare. Rien n'y a fait. Faute d'avoir découvert un meilleur système pour dompter les indomptables, le *cat* subsiste et demeure, pour parler comme les magistrats qui s'en font les ardents défenseurs.

Etant d'un avis différent, je me borne à souhaiter que les intellectuels, les artistes, les hommes politiques et autres Anglais détracteurs du chat à neuf queues remportent une éclatante victoire sur les convictions attardées des magistrats à perruque, et obtiennent que le hideux martinet judiciaire soit relégué, côte à côte avec l'affreux chevalet de torture, au musée des horreurs — où, au xx<sup>e</sup> siècle, se trouve sa vraie place.

Harry GREY.

Les magistrats anglais, en appliquant la redoutable peine du fouet, empêchent les condamnés primaires de devenir récidivistes.

### Un sifflement, un bruit mat...

— Le chevalet d'opération, poursuit mon informateur, n'est point le triangle de bois dont certains ont parlé. En fait, le chevalet a la forme d'un rectangle. Il comporte, à la base, deux sangles de cuir qui enserrèrent les chevilles du patient. Au milieu une troisième sangle, pourvue d'un énorme bourrelet de liège, plaque le condamné sur le « plateau » tout en protégeant ses reins. En haut, une barre transversale mobile porte à chaque bout une sangle où sont immobilisés les poignets du gars. Une corde à poulie permet, en élevant les bras à la hauteur voulue, de réduire le patient à l'immobilité complète, d'en faire un parfait soliveau humain. Le temps de lui fixer au cou un bourrelet protégé-nuque, il est prêt.

« L'assistance comprend le directeur, le médecin de la prison, le gardien-chef, six gardiens et... le

# DETECTIVE



directeur  
Marius LARIQUE

# L'envers du Carnaval de NICE

Pickpockets, aventurières, escrocs  
internationaux, dans l'ombre des  
Corsi et des batailles de fleurs.

(Lire, pages 8 et 9, le pittoresque reportage de Pierre Rocher)